

Relation de Félix Barras (1779-1842), chanoine du Grand-St-Bernard, sur sa participation aux combats de 1799 en Valais et à quelques autres événements militaires remarquables

éditée et annotée par
Grégoire GHIKA

Introduction

Le texte publié ci-après provient des archives du Grand-St-Bernard. Je l'ai trouvé égaré parmi de copieuses liasses de sermons manuscrits des chanoines du Grand-St-Bernard (la plupart anonymes et sans date, mais écrits apparemment aux XVIII^e et XIX^e siècles). Il ne portait aucun titre ni date, aucun registre ni cote. A première lecture il m'a paru digne d'être connu des amis de l'Histoire du Valais: c'est le récit de ce qu'a vu, avant d'être chanoine, un soldat valaisan lors de la seconde insurrection du Haut-Valais contre la politique de l'Helvétique, et qui échoua par suite de la défaite de Finges en mai 1799. Suivent des notices sur des passages de troupes étrangères en 1800, 1813 et 1815; il fonctionne, depuis 1810, comme économiste à l'ancien hospice du Simplon, en qualité de chanoine du St-Bernard depuis 1806, ainsi qu'on va le voir.

Ce document est écrit sur deux doubles folios de papier vert olive, de format 17,6 x 22,6 cm. Il comporte 7 pages entièrement écrites, plus 6 lignes sur la 8^e page. La pagination est d'époque. L'écriture est fine, mais peu soignée. Quelques taches d'humidité n'ont atteint que les deux premières pages et ne nuisent pas à la lecture, qui suppose un patient déchiffrement. - A la fin du texte, on trouve un jeu de plume, qui pourrait être une sorte de paraphe, dont la partie inférieure ressemble un peu à des lettres «n» et «r»: plutôt peut-être l'esquisse des lettres C.R., que les chanoines du Grand-St-Bernard utilisent volontiers pour signifier qu'ils sont des chanoines réguliers, c'est-à-dire régis par la règle dite de S. Augustin. La langue utilisée est le français, à l'exception de quelques expressions latines telles que *inclusive*, *id est*, *sic dicitur*, *ad hoc*, *idem*, etc., qui permettent de penser que l'auteur est un ecclésiastique. Les dates qui apparaissent dans cet écrit vont de 1798 à 1815.

L'écriture de ce manuscrit laisse à désirer. L'orthographe en est souvent mauvaise; des mots ou des lettres manquent ici et là. Bien des termes sont peu lisibles et de lecture incertaine. On penserait volontiers au brouillon écrit par une personne atteinte dans sa santé, mais encore capable d'écrire un long texte cohérent. La fin du texte laisse bien entendre que son auteur a des heurts, après 1815, avec de jeunes confrères qui sont jaloux de son sort. Et s'il a pris la plume, c'est parce que les faits qu'il rapporte l'ont «ruiné» dans sa santé; ces faits pénibles remontent surtout aux années 1799, 1800, puis de 1813 à 1815, années de guerre ou de passages de troupes en Valais. Ce qu'il écrit pour 1813 atteste qu'il est à cette date chanoine du Grand-St-Bernard et économe à l'hospice du Simplon. L'original de ce texte n'était pas tout à fait à sa place parmi les sermons des chanoines, mais il mérite d'être conservé parmi les archives du Grand-St-Bernard!

Qui est donc l'auteur de ce texte? Lui-même nous fournit assez d'indices pour l'identifier: dès les premières lignes, il nous signale qu'il a d'abord appris à manier tous les outils de l'agriculteur de montagne, «fruitier» d'alpage même. En page 2, il nous livre son prénom: «Félix» sous lequel l'interpelle un homme de Tourtemagne, qui le connaît. Il ne donne pas le nom de son père, mais il dit qu'il le rencontre à Lens (p. 1), puis à Chermignon (p. 3), que sa maison est à Lens (p. 1) et son mayen «en dessus de Crans». En page 6, il parle de son «frère Ignace» qui se rend à Chalais pour jardinage. L'auteur lui-même est recruté, précise-t-il, peu avant ses vingt ans accomplis, avec 80 jeunes gens de Lens (p. 1).

Or, à parcourir la «Liste des prêtres séculiers et religieux» avec les «états de service du clergé valaisan» publiés par J.-E. Tamini et P. Délèze¹, on constate que le prénom Félix n'est pas si fréquent parmi les ecclésiastiques du Valais. Reste à repérer simplement un ecclésiastique du Grand-St-Bernard portant le prénom Félix, qui ait été «économe au Simplon», et qui ait pu consigner les faits historiques qu'il a vécus en Valais entre 1798 et 1815. Ces données suffisent pour affirmer que l'auteur de ce texte n'est autre que Félix Barras, dont Tamini et Délèze écrivent qu'il est «de Chermignon, né en 1779, décédé en 1842, chanoine du Grand-St-Bernard en 1805 et économe du Simplon en 1810»².

A son tour, le prieur de Lens Pierre Gard, dans son ouvrage historique sur la contrée de Lens³, apporte plus d'informations. Il écrit: «Barras Félix, né en 1779. En 1806, il entra au noviciat du St-Bernard. Après son ordination sacerdotale, il remplit pendant 6 ans l'office de quêteur en Valais. En 1817, il fut frappé d'un coup d'apoplexie qui le rendit débile et lui fit perdre la parole. Sa vie depuis lors fut dure et pénible. Il passa le reste de ses jours à

¹ J.-E. TAMINI et Pierre DÉLÈZE, *Nouvel Essai de Vallesia Christiana*, St-Maurice, 1940, pp. 409-511 (cité TAMINI).

² TAMINI, p. 416.

³ Pierre GARD, *Notice historique sur la Contrée de Lens*, Sierre, 1933, pp. 54-55.

l'hospice du Simplon, où il rendit son âme à Dieu en 1842.» - Le même auteur précise en outre que deux des frères de Félix étaient aussi chanoines du Grand-St-Bernard, savoir: Pierre-Louis Barras (1768-1835) et Pierre-Joseph (1787-1858). On notera que Félix n'en dit rien dans son écrit.

Monseigneur Angelin Lovey, Prévôt du Grand-St-Bernard, nous a aimablement communiqué quelques renseignements complémentaires, sur la base du fichier conservé à la Prévôté, à Martigny: «Félix Barras est entré au Grand-St-Bernard en 1805; il y a émis ses vœux en 1806 et fut ordonné prêtre en 1808. Né en 1779, il était de Chermignon, originaire de Lens. En 1809, il est envoyé au Simplon. De 1807 à 1815, il est quêteur pour la Congrégation en Valais, Vaud, Fribourg, Val d'Aoste, etc. En 1815, il retourne au Simplon, où il est frappé par une attaque qui, en 1817, le prive de la parole. Il est décédé le 1er décembre 1842. - Son frère, le chanoine Pierre-Louis, était entré avant lui au Grand-St-Bernard.»

Le lecteur du texte de Félix Barras remarquera qu'en tout cas de novembre 1813 à janvier 1814, ce chanoine se trouve à l'Hospice du Simplon.

On aura noté que Tamini et Gard diffèrent un peu sur l'année où Félix Barras entre au St-Bernard: 1805 pour Tamini et 1806 pour Gard. Les «dossiers personnels» des chanoines, conservés aux archives du Grand-St-Bernard, permettent, semble-t-il, d'expliquer la différence: sur l'enveloppe contenant la profession de Félix Barras, on lit la date 1805, mais sa profession elle-même date du 16 septembre 1806. Pour de nombreux dossiers de ce genre, on constate que dès son entrée en religion le novice est dit chanoine, mais qu'il fait sa profession simple environ un an plus tard.

Par ailleurs, Tamini affirme que Félix Barras est économe du Simplon en 1810, mais ne dit mot de sa fonction de quêteur⁴, que Gard mentionne: on verra, à la page 7 de l'écrit de Félix Barras, que celui-ci précise à son propre sujet, qu'en 1813 il se trouve au Simplon «économe non de nom mais de fait», c'est-à-dire qu'il a dû exercer cette charge effectivement, mais sans une nomination formelle de ses supérieurs.

Une date mérite d'être soigneusement vérifiée, c'est celle de la naissance de Félix Barras: si l'on se reporte au registre des baptêmes de la paroisse de Lens - qui englobe à l'époque Chermignon et d'autres villages⁵ - ce registre indique bien, pour le 7 mai 1779, le baptême de «Félix Barra, fils légitime de Pierre-Louis Barra et de Catherine Barra»; ses parrain et marraine sont Pierre-Xavier Rey et Marie-Patience Borgeat. Une note marginale postérieure ajoute la mention: « chanoine régulier du St-Bernard ». - On n'ignore pas qu'à cette époque le baptême se donne le jour même de la naissance, ou peu de jours après.

⁴ Sur la manière dont se pratiquait l'office de quêteur du Grand-St-Bernard, voir Lucien QUAGLIA, *La Maison du Grand-Saint-Bernard des origines aux temps modernes*, Martigny, 1972, pp. 398-399 (cité QUAGLIA).

⁵ La paroisse de Lens dépend du Grand-St-Bernard depuis l'an 1177. Elle comportait divers autres villages, notamment Chermignon (TAMINI, pp. 298-304).

Le même registre des naissances de Lens note, pour le 4 juin 1771, le baptême «d'Ignace-Joseph, fils légitime de Pierre-Louis Barra et de Marie-Catherine Mermin (?)». Félix a donc bien un frère prénommé Ignace, comme il le dit en page 6 de son manuscrit⁶. - On remarquera que «Barra» est une des formes du patronyme Barras, tel qu'on l'orthographie de nos jours. La famille est actuellement bourgeoise de Lens, Chermignon, Montana⁷.

Au début de la première page de son manuscrit, Félix Barras affirme que «le sort fatal de la conscription» tomba sur lui alors qu'il était «âgé de 19 ans 9 mois» et qu'il dut «obéir et partir en mars 1798». Cette date 1798 est une erreur de plume manifeste: il n'a certainement pas été recruté en 1798, date à laquelle il n'avait pas 19 ans 9 mois; c'est en 1799, à partir du 7 février, qu'il peut se dire âgé de 19 ans et 9 mois accomplis. Et tous les événements qu'il rapporte dans son récit datent de 1799, année du second soulèvement du Haut-Valais. Barras, en sa page 2, distingue nettement ce soulèvement de la première insurrection de 1798. De plus, en page 1, Barras écrit qu'il a rencontré l'inspecteur général (Michel) Dufour - celui-ci avait été nommé à ce poste par arrêté du Directoire exécutif du 20 novembre 1798 - mais qu'il a rencontré aussi «M. Charles Odet le vieux, chef d'arrondissement». Or, ce dernier n'a été nommé à ce poste qu'à partir du 4 mars 1799⁸.

D'autres imprécisions de date seront encore à relever dans la publication de ce manuscrit.

Pour juger de la valeur et de l'intérêt de ce texte, il faut être bien attentif à ce que Barras écrit en fin de sa page 8: les événements qu'il rapporte, dit-il, «voilà ce qui m'a ruiné» et il accuse quelques jeunes confrères, qu'il ne nomme pas, d'être «jaloux de son sort et qu'ils se permettent encore de reprocher». On est ainsi renseigné: ce que Barras rapporte n'a pas pour premier but d'écrire l'Histoire, même s'il rapporte des faits véritables et généralement contrôlables. Mais tout ce qu'il écrit vise à dépeindre des faits dramatiques et pénibles pour lui, «qui l'ont bien inquiété et fatigué», et qui, à son avis, ont «ruiné» sa santé.

Vu que Barras ne se réfère à aucune source historique, mais à des souvenirs personnels et ressentis comme cruels pour lui-même, nous devons contrôler les dates et les chiffres qu'il avance. Mais on peut affirmer qu'il n'est guère en contradiction avec les historiens de l'année 1799 en

⁶ Registre des naissances de la paroisse de Lens pour 1779 et 1771, photocopies aux Archives d'Etat du Valais, à Sion.

⁷ *Armorial valaisan*, Zurich, 1946, p. 23. - *Nouvel Armorial valaisan*, t. I, St-Maurice, 1974, p. 27. Articles Barras.

⁸ Pierre-Alain PUTALLAZ, *Eugénie de Treytorrens et Charles d'Odet...*, tome I, Martigny, 1985, p. 37. - Les tomes I et II sont les No 19 et 20 de la *Bibliotheca Vallesiana*. - Nous devons à une obligeante communication de M. Putallaz la date exacte de la nomination de Michel Dufour comme inspecteur général des milices.

Valais. Il les confirme en particulier pour ce qui concerne l'état d'esprit des soldats valaisans des districts de Sierre et de Sion à cette date: ces militaires fraterniseraient assez volontiers avec les Haut-Valaisans, plutôt qu'avec les troupes bas-valaisannes et franco-helvétiques. Mais ils sentent bien que l'offensive du Haut-Valais n'a guère d'espoir de succès immédiat, même avec l'appui de quelques renforts autrichiens, car l'équipement des révoltés est par trop déficient!

Le texte de Barras révèle quelques traits de son caractère: il ne manifeste guère d'intérêt pour la vie et la discipline militaires, à tel point qu'il déserte deux fois en 1799. Il faut le comprendre: l'école de soldat qu'on lui a fait subir pendant trois semaines était trop courte et trop rudimentaire pour former un soldat apte à entrer aussitôt après dans une guerre véritable. On observera qu'il ne dit même pas s'il est gradé ou non, ni s'il fait partie des grenadiers (dont il reçoit la paie). Et il nous apprend en fait peu de choses sur les mouvements de la troupe, sur la tactique et les opérations militaires, sur le ravitaillement, le campement, l'équipement et l'armement des soldats qui l'entourent. Son optique est celle d'un aide-fourrier, plus préoccupé de cuisine et de «confort» que des combats qui lui font horreur. Par ailleurs, il affiche un certain sens de l'humour et de l'ironie, et il se montre assez fier de son rôle dangereux ainsi que de quelques initiatives qu'il a pu prendre, surtout comme déserteur...

L'intérêt de ce texte provient de ce que Barras écrit des souvenirs bien personnels et réels: c'est ce qu'il a vu, vécu et ressenti, enregistré avec la mémoire jeune et précise de ses vingt ans. Il n'est pas banal de lire le témoignage direct et personnel d'un simple soldat valaisan de 1799: c'est le principal mérite de cet écrit. A-t-il peut-être consulté d'autres sources que ses propres souvenirs? Il n'en dit rien, mais il demeure probable qu'il tienne certains renseignements de conversations avec ses camarades ou ses supérieurs militaires, voire de la presse de l'époque, ou encore de quelques chroniques ou de communications de la part de ses confrères du Grand-St-Bernard. Mais ces probabilités n'enlèvent rien au mérite de son texte.

Ce qu'il relate des passages d'armées en 1800, puis de 1813 à 1815, n'est ni aussi étendu, ni aussi intéressant, mis à part quelques détails et un témoignage, toujours bon à recueillir pour les historiens, sur le passage d'une troupe de l'armée de Murat par le Simplon, après la défaite de Leipzig en 1813.

Le manuscrit de Félix Barras pose un problème que l'on ne saurait éluder: on est parti de l'idée qu'il est de sa main, et que son écriture est celle d'un malade. Mais si l'on compare l'écriture de ce texte avec celles d'autres écrits de ce même chanoine, savoir: sa profession religieuse du 16 septembre 1806 (Archives du Grand-St-Bernard, Dossiers personnels des chanoines, No 5294), où seule sa signature, sur deux lignes à la fin du document, est indubitablement de lui; et une lettre, dans le dossier 4409 des mêmes archives du Grand-St-Bernard, qu'il signe en 1815, au sujet du nombre de passagers de voyageurs à l'Hospice du Simplon, en novembre et décembre 1814, on

hésite à affirmer que ces écritures proviennent de la même main. Son écriture aurait-elle changé avec les années, en raison d'une maladie? Cela se peut.

Ce qui paraît certain, c'est que l'écriture du texte publié ci-après est d'une même main pour les années 1799, 1800 et 1813 à 1815, et qu'elle ne présente aucune interruption visible. On doit donc admettre que cet écrit date de 1815 au plus tôt, mais qu'il serait imprudent de le dater plus tard que 1817, année où, selon le chanoine Pierre Gard, Félix Barras est frappé d'une attaque d'apoplexie. Le paraphe final, mentionné plus haut, serait-il une tentative de Barras, après son attaque, pour signer son texte, quoique de manière bien peu distincte? Ou bien alors aurait-il dicté son récit à quelque confrère, avant de perdre l'usage de la parole, et aurait-il tenté d'apposer son paraphe comme signature de ce texte? Autant d'hypothèses sur lesquelles on ne saurait se prononcer en l'état actuel de nos connaissances.

Quoi qu'il en soit, l'écriture et l'orthographe du scribe laissent à désirer: précisons toutefois que l'orthographe n'est pas spécialement archaïque, même si les imparfaits de l'indicatif sont encore en -oit, -ois, etc. Selon les règles admises en pareil cas pour les écrits de cette époque, on s'efforce dans la présente publication de moderniser l'orthographe et la ponctuation. Ce sont surtout l'écriture et la rédaction qui présentent des imperfections: il manque des lettres, des syllabes, voire des mots. Dans bien des cas, ces défauts peuvent être facilement redressés. Dans d'autres passages, plusieurs lectures ne peuvent être tentées, avec quelque chance de certitude, que si l'on connaît tant soit peu l'histoire de l'époque en Valais. Nous devons néanmoins signaler en note quelques lectures incertaines ou par trop douteuses. Par contre, nous respectons la construction des phrases et le style si personnel de l'auteur.

Quant aux sous-titres et à l'indication entre crochets de jours et de mois pour certains passages, ils ne sont pas de l'auteur; la rédaction les a introduits afin de faciliter la compréhension des diverses étapes du récit de Félix Barras.

Le texte

L'instruction militaire en mars 1799

Après avoir appris à labourer la terre, employer la faux, la charrue, la pioche, la serpette et la hache, sans compter la houlette et les vases de fruitier des montagnes, le sort fatal de la conscription me tomba, âgé de 19 ans et 9 mois; j'ai dû obéir et partir en mars 1798¹. 80 jeunes Lensards conscrits, nous nous rendîmes à Sierre, tous les jours, pendant trois semaines, notre sac sur le dos. Nous trouvâmes M. Dufour², inspecteur général, et M. Charles Odet le vieux³, chef d'arrondissement, avec les capitaines. [Ils] nous formèrent en compagnies, et après nous avons 4 heures de service le matin et autant après-midi; à 6 heures du soir, nous retournions chacun chez soi et on revenait tous les jours à la même heure; rien d'aussi fatigant et gênant, [qu']un sac garni sur le dos, et rester des 4 heures droit ou en marche réglée

¹ 1798 est une erreur de date pour : 1799, comme on l'explique dans l'introduction. - Selon Michel SALAMIN, «La double relation de Fr.-R. de Courten sur l'insurrection de 1799», dans *Pages militaires sieroises*, Sierre, 1962, et du même auteur : «P.-J. de Chastonay et l'insurrection de 1799», dans *Annales valaisannes*, 1955, p. 244, Andreas Buxdorf est nommé commissaire de l'armée helvétique en Valais le 4 avril 1799 : selon décret du Directoire du 5 avril, il doit punir, conformément aux lois des 30 et 31 mars, ceux qui refusent de marcher avec le corps d'élite. Le service est obligatoire de 20 à 45 ans, et les lois prévoient la peine de mort pour les réfractaires. Cf. P.-A. GRENAT, *Histoire moderne du Valais*, Genève, 1904 (cité : GRENAT), p. 498. - D. IMESCH, *Die Kämpfe der Walliser gegen die Franzosen in den Jahren 1798 und 1799*, Sion, 1899 (cité : IMESCH), pp. 98-101. Selon cet auteur, la loi d'organisation des milices helvétiques est du 13 décembre (1798), et il montre qu'entre les 16 février et 7 avril 1799, le Préfet National Charles-Emmanuel de Rivaz obtient à grand-peine les listes des citoyens aptes au service militaire de la part des communes du Haut-Valais; le Haut-Valais refuse de marcher, aux côtés des troupes de l'Helvétique, contre l'Autriche qui, à ce moment, est victorieuse des armées de la France; et il sollicite déjà l'appui de troupes autrichiennes.

² Michel Dufour (1768-1843) de Vionnaz, avocat, docteur en droit, ancien major de la bannière de Monthey, est inspecteur des milices du Valais romand en 1798, selon André DONNET, index des personnes pour : Anne-Joseph de RIVAZ, *Mémoires historiques sur le Valais, 1798-1834*, publiés par A. D. dans *Mémoires et documents publiés par la Société d'histoire de la Suisse romande*, 3e série, tomes V à VII, Lausanne, 1961, tome III, p. 288. - Cf. GRENAT, p. 498. - M. SALAMIN, «La double relation...», *op. cit.*, p. 61. - M. P.-A. Putallaz nous permet de préciser que Michel Dufour a été nommé inspecteur général des milices par arrêté du Directoire exécutif, en date du 20 novembre 1798 (v. Archives d'Etat du Valais, Helvétique, citées AV H, volume 2, No 116 et 127).

³ «Charles Odet le vieux» : v. A. DONNET, *ibidem*, p. 299. - Il s'agit en fait de Pierre-Charles-Louis-Nicolas d'Odét, appelé dans sa famille par son prénom Louis (1743-1836), père de Charles et de Maurice. Ancien capitaine au régiment de Courten, il est nommé membre de la Chambre séduinoise de régie, probablement à la fin de 1798, et, le 4 mars 1799, le Directoire exécutif helvétique le nomme «commandant de l'arrondissement de la partie orientale du canton du Valais», sans doute parce qu'il est considéré comme un «ardent zéléateur de la Révolution française» et il remplira cette fonction jusqu'en 1802 : v. à ce sujet Pierre-Alain PUTALLAZ, *Eugénie de Treytorrens et Charles d'Odét...*, Martigny, 1985, tome I, p. 37 (Bibliotheca Vallesiana, tome 19).

(j'étais de la compagnie du bon Bagnoud Alexis, qui avait épousé Angélique Blanc de Monthey, pendant l'affaire du gouverneur [S]chiner⁴; le capitaine Bagnoud, dit le mauvais, a fini ses jours dans le Rhône).

Formation d'un bataillon valaisan pour s'opposer aux Haut-Valaisans soulevés en avril 1799

En avril, vers le 10, on nous appela pour tout de bon à passer sous le drapeau tricolore⁵ et nous soumettre au capitaine (par protection du bon Bagnoud, j'eus la paye des grenadiers, 20 sols par jour et 15 sols de plus comme sous-officier: un fourrier). Notre compagnie était destinée pour lors à accompagner et escorter l'artillerie, monter la garde, et en bataille, nous étions les plus près des canons (mauvaise tâche!). Etant arrivé à Sierre, tout le bataillon valaisan, *id est* depuis St-Gingolph à Sierre *inclusive*, on était logé chez le bourgeois, qui nous fournissait le bois, le lit et la lumière.

Premières escarmouches

Pour lors, on était très bien: 4 heures d'exercice par jour, 3 appels et l'inspection, et monter chaque deux jours la garde, et la nuit un peloton rôdait en patrouille tout le long de la Raspille jusqu'à une lieue plus haut que Miège. Quelquefois les Allemands nous attaquaient depuis en delà. Jusqu'à l'Ascension, le bataillon valaisan, muni de 4 flûtes de canon, conduit par 4

⁴ Alexis Bagnoud, que Barras appelle «le bon», commande la compagnie à laquelle appartient Félix Barras en 1799. C'est à partir de 1790 qu'il a pu épouser Angélique Blanc de Monthey, car l'affaire du gouverneur Schiner commence le 8 septembre 1790. Il s'agit de Hildebrand Schiner (1754-1820), frère du général dont il sera question plus loin; il était docteur en médecine et avocat, auteur de la *Description du département du Simplon* (Sion, 1812). Sur son «affaire» quand il était gouverneur de Monthey, v. Pierre DEVANTHEY, *La révolution bas-valaisanne de 1790*, Martigny, 1972, pp. 37 et suiv. (Bibliotheca Vallesiana, tome 11). Cf. GRENAT, pp. 414 et suiv. Plus loin (v. les renvois 28 et 29 ci-après), Alexis Bagnoud partira en direction de Constance avec un contingent valaisan, avec les troupes franco-helvétiques qui combattent les Autrichiens. C'est un lieutenant Chapelet d'Anniviers qui commandera à la place de Bagnoud.

Barras distingue Alexis Bagnoud, dit «le bon», d'un autre capitaine Bagnoud, dit «le mauvais» et «qui a fini ses jours dans le Rhône».

⁵ Le «drapeau tricolore» est celui de la République helvétique, adopté par décret du 14 avril 1798. Il était à trois bandes horizontales: de vert, rouge et jaune, et dans le rouge l'inscription: République helvétique. Il y avait en plus un autre drapeau pour les grenadiers, qui comportait une croix blanche traversante et 7 flammes dans chaque quartier: 3 rouges, 2 vertes et 2 jaunes. - Ces drapeaux disparurent à la chute de l'Helvétique et furent remplacés, par décret du 10 mars 1803, par les anciens drapeaux des cantons. C'est la loi du 12 octobre 1815 qui établit un drapeau fédéral (*Dictionnaire historique et biographique de la Suisse*, cité: DHBS, tome 2, Neuchâtel, 1924, p. 705, article Drapeaux).

chefs de groupes⁶ a suffi pour arrêter les Haut-Valaisans, qui n'avaient pas encore achevé leurs retranchements, qui tenaient depuis le Bois de Finges jusqu'à Inden, pour attaquer. Le premier bal a eu lieu le jour de l'Ascension [2 mai], à 8 heures du matin. Notre corps d'armée était à la messe⁷, et j'étais à cette heure-là en faction à la porte de la maison neuve de M. Beegger⁸, où était le drapeau, lorsque les carabines des Allemands se firent entendre depuis le mont sur Glarey, et nos soldats ne résistèrent qu'à peine une demi-heure; crainte de se voir coupés, ils prirent à grande hâte la route de Sion, et les Allemands étaient déjà arrivés à Lens lorsque je vis passer notre formidable armée en marche d'écrevisse⁹. Je quitte mon poste et me joins à

⁶ L'expression « 4 flûtes de canon » pour le bataillon du Bas-Valais ferait penser à des pièces mobiles et de calibre plutôt faible. Mais M. Maurice Casanova, rédacteur au Glossaire des patois de la Suisse romande, nous fait aimablement observer que ce terme (fleutte en patois) désigne toute espèce de tube, que ce soit d'un canon, d'un fusil ou d'un tuyau de fontaine.

P.-J. de Chastonay, dans l'ouvrage déjà cité de M. SALAMIN, signale que « peu après le 21 avril 1799, le Bas-Valais reçoit l'appui de 32 canonniers vaudois, avec 4 canons et l'officier David Doret, marbrier à Vevey ». - IMESCH écrit que les Français disposent d'une forte artillerie (p. 116) et Félix Barras écrira qu'il s'agit de « 4 obusiers et de 60 pièces » (v. le renvoi 42 ci-après).

Quant aux Haut-Valaisans, écrit IMESCH (p. 116), ils n'ont que « 7 ou 8 canons, dont 2 en bois de chêne, cerclés de fer » : il va de soi qu'il s'agit, pour ces « 2 canons de bois » de tuyaux en fer peu résistant, renforcés par du bois et des cercles de fer. C'est avec ces « deux canons en bois » que les Haut-Valaisans feront leur entrée à Sion le 2 mai 1799 ou peu après, comme l'écrit François Boccard, *Histoire du Vallais*, Genève, 1844, pp. 299 et 300 (cité : BOCCARD).

On sait qu'après leur premier soulèvement de 1798, les Haut-Valaisans avaient dû déposer et remettre toutes leurs armes. On ignore s'ils ont pu cacher des canons avec d'autres armes, ou si, en 1799, ils s'en sont procuré auprès des cantons suisses ou de l'Autriche. On sait par contre que, le 26 mai 1799, ils prendront 4 canons aux troupes de l'Helvétique (IMESCH, p. 125) et le 27 mai (M. SALAMIN, « P.-J. de Chastonay... », p. 247). Sur l'historique de l'artillerie en Valais de 1798 à 1813, v. Emile BIOLLAY, *Le Valais en 1813-1814 et sa politique d'indépendance...*, Martigny, 1970, Bibliotheca Vallesiana, tome 7, pp. 240-244 (cité : BIOLLAY).

L'artillerie a certes joué son rôle dans la présente campagne militaire, tant pendant la guerre de mouvement que lors du siège de Finges. Mais le rôle décisif fut plutôt le combat corps à corps lors de l'assaut des retranchements de Finges pendant la nuit et par surprise, commandé par le général Xaintrailles.

L'expression « chefs de groupes » écrite en interligne par Barras, est de lecture douteuse. Serait-ce : chefs de guerre ?

⁷ DE RIVAZ, *Mémoires...*, I, p. 98, fournit la même indication, comme aussi Grenat, p. 499. Sur cet épisode, v. en outre : Michel SALAMIN, « Pierre-Joseph de Chastonay... », *op. cit.*, pp. 241-270. - Selon Louis-François-Régis de Courten, « il était 9 heures du matin et l'on était à la grand-messe lorsqu'on battit la générale » (p. 59), v. M. SALAMIN, « La double relation... », *op. cit.*, pp. 53-80. (Obligeantes communications de M. Michel Salamin.)

⁸ Il pourrait s'agir de l'Auberge du Soleil, administrée par Maurice Beeger, né le 18 juillet 1775 (selon communication de M. Michel Salamin). - M. Gaëtan Cassina nous communique aussi aimablement qu'en 1797, par testament, Melchior Beeger, aubergiste, fils de feu Jeanin Beeguer, originaire de l'archiduché de Mayence, lègue à ses enfants son ancienne et sa nouvelle maison à Sierre (AEV, fonds de Courten, L 52/1, minute du notaire Jean-Hyacinthe de Lovina, 1797-1803).

⁹ D'après Pierre LAROUSSE, *Grand dictionnaire encyclopédique universel du XIXe siècle*, tome 7, Paris, 1866, p. 160, art. Ecrevisse, « marche d'écrevisse » signifie « marche à reculons, retraite » (aimable communication de M. Pierre Reichenbach). - « Notre formidable armée » désigne de manière ironique les troupes de l'Helvétique.

elle et la suivis jusqu'au bois de Sierre, où les Allemands m'entourèrent¹⁰ quasi, avec 4 de mes compagnons et nous courûmes à toutes jambes du côté des îles, et libérés de l'ennemi nous montâmes sur le tard chez nous à Lens où je trouvai la maison de mon père (et lui-même tout transi de peur), pleine de ces soûlons portant une image au chapeau, et le vin dans leur ventre, et les chassai tous avec mon sabre¹¹.

Dans le camp haut-valaisan

Cependant je dus obéir et partir le même soir avec eux pour aller à Paris. /p. 2/ Nous, 5 camarades, avons caché nos fusils et sabres et partîmes avec des bâtons comme tous les Leuchards [gens de Loèche]. Le lendemain de l'Ascension [3 mai], après avoir reçu l'absolution générale de M. le prieur Lovey¹², on se [met] en chemin par Ayent, Grimisuat et Savièse, et on nous posta vers la vigne [de] la Tournelette¹³. Les dizains de Sierre et Loèche étaient chargés d'arrêter les Français depuis le Pont-de-la-Morge jusqu'au-dessus de Chandolin¹⁴; Conches, Viège et Rarogne gardaient le centre, et Sion, du côté de Nendaz. La grande armée, croyant aller à Paris¹⁵, s'était avancée jusqu'à Martigny où «il» rencontra la cavalerie ennemie à la Bâtiaz, tandis que l'arrière-garde, dont je faisais nombre, se reposait en attendant le retour vers la Morge; le père de notre confrère Lamon¹⁶ était sergent fourrier et fut envoyé dans la vallée de la Lizerne sur Ardon contre les Ormonts¹⁷,

¹⁰ La lecture «m'entourèrent» est très douteuse. Peut-être l'auteur veut-il écrire: m'attinent ou encore un autre terme.

¹¹ M. SALAMIN, «P.-J. de Chastonay...», *op. cit.*, p. 260: «dans une seule cave [à Sierre] on a bu 23 setiers de vin». Et du même auteur, «La double relation...», *op. cit.*, p. 59: «Les insurgés eussent réussi à nous couper la retraite, s'ils ne se fussent amusés à boire dans les différents villages situés sur les Flancs de la montagne.» - BOCCARD, p. 288, note 3, signale que, lors de la première insurrection de 1798 déjà, «les Haut-Valaisans portaient l'image de la Vierge ou de Jésus-Christ en forme de cocarde».

¹² Le prieur Lovey: selon TAMINI, pp. 301 et 467, il s'agit de Jean-Baptiste Lovey (1752-1813), d'Orsières, chanoine du Grand-St-Bernard, vicaire de Lens 1784, prieur de Lens 1790.

¹³ Grande vigne de l'évêché de Sion (Carte Nationale de la Suisse 1:25 000, No 1306, entre le château de La Soie et le lieu-dit Balletière) (alias les Ballettes). Cette vigne est signalée par une tour à toit octogonal, dite La Tournelette, dominant le chemin tendant de la Mura/Sion vers Châtro et Conthey, soit entre les collines de Montorge (Sion) et de La Soie (Savièse).

¹⁴ Chandolin est le village le plus occidental de Savièse.

¹⁵ «Paris» et «Grande armée»: expressions ironiques, répétées trois fois par F. Barras. - Il n'est pas exclu que les chefs des Haut-Valaisans, forts de l'appui des Autrichiens, aient garanti à leurs troupes de les conduire jusqu'à Paris. Mais on ne retrouve pas ceci chez les historiens.

¹⁶ Confrère Lamon: probablement Jean-François-Benoît Lamon (1788-1858), de Lens, chanoine du Grand-St-Bernard, prieur 1820-1824. TAMINI, p. 465.

¹⁷ DE RIVAZ, *Mémoires*, I, p. 99, indique que les insurgés envoyèrent «une cinquantaine d'hommes garder le poste de la chapelle de St-Bernard de Menthon, au-dessus du village d'Aven, paroisse de St-Séverin (Conthey), qui est à l'entrée de la gorge qu'on appelle Treys-Cueux, lequel sert de communication aux Contheysans avec les montagnards de Gryon, paroisse de Bex...».

avec que sais-je peut-être 20 hommes, j'étais occupé, pendant les 3 jours de repos vers la Morge, à escorter des chars chargés de mauvaise ferraille¹⁸ que l'on prenait au martinet de Plan-Conthey et conduisait à l'arsenal de Sion, pendant que nos bons Leuchards, tous mariés et vieux, étaient tout le jour assis à côté de la marmite pleine de jambon et [à] boire un coup au[x] frais de leurs communes. Le quatrième jour [7 mai], vers midi, nous vîmes arriver la grande armée revenant de Paris, je me trompe, de la Bâtiatz!¹⁹ tous désolés et accablés de fatigue. Sitôt passée la Morge, ils se jetaient par terre et leurs carabines sous leur tête. (Il ne faut pas confondre ceci avec la bataille qui a eu lieu à la Morge 10 mois²⁰ avant celle-ci, lorsque les Français ont publié la constitution et planté l'arbre de la liberté, que tout le Valais a reçu, et que les 5 dizains d'en haut ont refusé d'obéir et d'envoyer leurs contingents de conscrits, voilà qu'ils se disposent à se défendre). Il y eut un conseil de guerre pendant lequel un de ces mousquets à crochets, plat sur terre, se décroche²¹ et blesse un des généraux au talon. Vers les 8 heures du soir, j'étais de sentinelle sur le mont vis-à-vis de la Tournelette [où] une de mes connaissances de Tourtemagne me dit : « Félix ! prends garde lorsque tu verras à minuit

¹⁸ Le « martinet de Plan-Conthey » était probablement une machine servant à battre les métaux, dans une forge. Toute ferraille pouvait être utile à une troupe mal équipée, mais en particulier pour les canons et obusiers que l'on bourrait de toutes sortes de morceaux de métal, et non seulement de boulets. L'obusier pouvait servir au tir parabolique, mais aussi au tir direct en combat rapproché (aimable communication de M. Pierre Contat, antiquaire, Sion). - Voir en outre *DHBS*, tome I, Neuchâtel, 1921, pp. 411-418, article Armes.

¹⁹ C'est en 1798 que les Haut-Valaisans ne descendent pas plus bas que Martigny (Grenat, p. 480). Lors de leur seconde insurrection de 1799, ils descendent jusqu'au hameau de la Verrerie, entre Martigny et Vernayaz (Imesch, pp. 111-112) : ils renoncent à marcher sur St-Maurice, craignant une attaque sur leurs arrières par le Sanetsch.

On peut comprendre Barras quand il dit des insurgés de Loèche (Leuchards) qu'ils sont tous « mariés et vieux ». Les Haut-Valaisans avaient appelé à servir tous les citoyens valides de 18 à 45 ans, voire 55 ans pour ceux qui avaient déjà servi (Imesch, p. 109). Grenat écrit (p. 499) qu'ils entraînent à Sierre avec eux des hommes valides de 20 à 60 ans.

²⁰ 10 mois avant : imprécision de Barras : cette bataille de la Morge eut lieu le 17 mai 1798, soit presque 12 mois plus tôt (nous sommes le 8 mai 1799) : IMESCH, pp. 62-64. - GRENAT, pp. 481 et suiv.

²¹ « Mousquet à crochet... qui décroche » : Barras fait ici un jeu de mots. En fait, le crochet de l'arquebuse et du mousquet n'a rien à voir avec la détente de ces armes : le croc ou crochet n'est destiné qu'à fixer l'arme au parapet d'un mur, par exemple, pour atténuer le recul.

Arquebuse et mousquet sont des armes à longue portée, et précises, mais elles ont un fort recul, qui peut même casser l'épaule du tireur. Elles peuvent tirer des balles jusqu'à 4 grammes. L'expression allemande est Hackenbüchse. Les plus grandes de ces armes de tir s'appellent Doppelhacken. L'arquebuse date du XVe siècle, le mousquet apparaît en 1585 : voir à ce sujet *DHBS*, t. I, Neuchâtel, 1921, pp. 411-418, article Armes.

Grenat (p. 479) signale que les Haut-Valaisans utilisaient en 1798-1799, pour la guerre, des « mousquets et carabines », à la différence des Bas-Valaisans, qui ont le fusil (plus léger, mais qui peut être muni de la baïonnette). Le manque de baïonnette peut expliquer en partie la défaite des Haut-Valaisans. Mais la précision de leurs armes de chasse rendait ces derniers redoutables. - Imesch parle aussi des « longs mousquets » des Haut-Valaisans, que les Français redoutaient (p. 116).

agiter les feux²², vers le Pont-de-la-Morge, pensez à partir, les Conchards veulent nous perdre et ils partiront en cachette avec Viège et veulent vous perdre». Je relate cette nouvelle à mon sergent-major, qui me charge d'observer, depuis le mont où j'étais, le départ secret de l'armée du centre et d'en donner le signal. En effet, à la nuit tombante, je vis depuis mon poste les bivouacs des Français, tout le long de la Lizerne²³, et à minuit je vois le départ de nos traîtres Conchards, etc., et je donne l'alerte à mes compagnons et nous partîmes en côtoyant entre Sion et Savièse; arrivés au-dessus de la capitale, les Français la traversaient déjà, c'était 4 heures du matin [le 8 mai]²⁴ (c'est 9 mois avant que les Français pillèrent la ville, lorsque les Allemands lâchèrent deux coups de mitraille sur l'armée française aux portes de Conthey et aux portes de Loèche, où il y eut beaucoup de Valaisans tués, estropiés et faits prisonniers, conduits au château de Chillon, 25 hommes de Lens y furent)²⁵. Nous continuâmes la côte en passant entre Ayent et St-Léonard; nous, voyant la grande route pleine de Français qui continuent pour Sierre... /p. 3/ Nous nous voyant coupés, nous gagnâmes les montagnes par Ayent, et crainte de trouver des Français à Lens, (puisque nous étions plusieurs réfractaires en quittant notre bataillon le jour de l'Ascen[sion] à Sierre)²⁶, allâmes nous cacher au-dessus de Crans dans le m[a]yen de mon père d'où nous découvrions le camp français au pont de Sierre²⁷, qui nous attendait; un jour que le pain nous manqua, un des nôtres part la nuit pour Chermignon (village) à peine y fut-il qu'il apprit que son père était mort à

²² Sur la Tournelette, voir note 13 ci-dessus. - Feux agités à minuit, servant de signal pour un déplacement de troupe: précision apportée à ce qu'écrivit DE RIVAZ, *Mémoires*, t. I, p. 99: «toute cette nuit, les feux furent allumés dans l'un et l'autre camp, et les Haut-Valaisans en profitèrent pour faire filer leur armée vers le bois de Finges...»

²³ La Lizerne: affluent de la rive droite du Rhône, passant à Ardon. - Selon GRENAT, pp. 500 et 501, Lollier arrive aussitôt à Ardon avec ses troupes, et le lendemain il tient conseil de guerre, auquel Buxdorf et Wild sont présents.

²⁴ Le 8 mai, Lollier fait passer sa demi-brigade et les compagnies vaudoises devant Sion, sans permettre aucun pillage. Cette ville offre le vin à ces troupes qui défilent hors de ses remparts. Le même jour encore cette troupe est à Sierre. Il se produit des scènes de pillages et des actes de cruauté à Sierre et en d'autres lieux (GRENAT, pp. 501 et 502).

²⁵ Nouvelle erreur de date: le pillage de Sion commence le 17 mai 1798, soit presque 12 mois plus tôt: cf. IMESCH, pp. 66 et suiv.; GRENAT, pp. 481-491; BOCCARD, pp. 286 et suiv.

²⁶ Voir les notes 7 et 10 ci-dessus. - Le district de Sierre s'était rallié à la cause du Haut-Valais: IMESCH, p. 109.

²⁷ La demi-brigade de Français qui arrive à Sion, le 8 mai, et part aussitôt sur Sierre, est commandée par Lollier, que GRENAT décrit comme un homme âgé, mais bouillant (p. 501). Son prénom n'est pas connu: Michel SALAMIN n'en a relevé que l'initiale: L., et le dit «général français» («Histoire politique du Valais sous la République helvétique», dans *Vallesia*, t. 12, Sion, 1957, p. 266). - Lollier ne figure pas dans l'ouvrage de Georges SIX, *Dictionnaire biographique des généraux et amiraux de la Révolution et de l'Empire (1792-1814)*, en 2 volumes, Paris, 1934 (cité SIX). - On remarquera que Barras ne cite pas même son nom. Par contre, il montre ici que ses troupes n'hésitaient pas à tirer même sur des civils. GRENAT (p. 502) parle de Lollier «toujours prompt à verser le sang», mais souligne son insuccès dans un premier assaut contre le camp de Finges, et dit que quelques jours après «l'ignoble Schiner» lui succéda, et ne fit pas mieux: Barras parle de Schiner dans la suite de son texte (v. note 30 ci-après).

Ollon par une balle qu'il reçut à travers son corps, d'un Français, à qui la victime par honnêteté offrait à boire; mon père entendant le coup va voir, et il reçut une balle qui lui prit le chapeau et il se sauva; cependant, point de soldats dans les villages d'en haut à cette époque. La veille de Pentecôte [nous] rentrâmes chez nous, et le dimanche [12 mai] après les offices on publie l'ordre de rejoindre notre bataillon, au camp de Sierre.

Nouveau changement de camp et premiers combats

Le même jour, tous rassemblés à Lens, Monsieur l'agent Mudry, le sous-agent Pierre-Louis Romailleur et le fameux Bagnoud, capitaine, bons, zélés citoyens, nous payèrent goûter et procurèrent une belle musique²⁸ qui nous accompagna [à] Sierre, tandis que le peuple présent au départ versait des torrents de larmes! Ainsi on arriva au camp sur le tard et [nous] fabriquâmes de[s] tentes. (Je ne trouvai plus mon bon capitaine Alexis Bagnoud, qui était parti pour Constance²⁹ avec un détachement.) M. Chapelet d'Anniviers, notre lieutenant, prit le commandement de la compagnie. M. Bétrisey d'Ayent, sergent-major, fut tué par un Vaudois devant sa maison. Monsieur Schiner, général de toute l'armée française et vaudoise et valaisanne à Sierre, Blanc d'Ayent, adjudant-major, j'étais à deux pas de lui lorsqu'il culbuta de son cheval par un boulet qui lui traversa le chapeau et effleura son front. M. Dufour était caché derrière à nos côtés, tenant son cheval par la bride, nous [ne] versâmes point de larmes du départ de M. Blanc³⁰, qui nous avait

²⁸ L'agent Mudry: il s'agit de Théodule Mudry, selon M. SALAMIN, « Histoire politique... », *op. cit.*, p. 238. Mudry était un agent désigné par le préfet Ch.-E. de Rivaz pour Lens, dans le district de Sierre. On ignore si Pierre-Louis Romailleur était « sous-agent » pour Lens, mais cela semble bien être le cas dans la pensée de Barras. - Quant au « capitaine Bagnoud », il s'agit probablement de celui que Barras appelle « le mauvais » au début de son récit, puisqu'il écrit peu après qu'il ne retrouva plus son « bon capitaine Alexis Bagnoud », qui avait dû partir pour Constance. - On ignore le prénom du capitaine Bagnoud « dit le mauvais ». C'est probablement Pierre-Joseph: v. note 35 ci-après.

Il est plusieurs fois question de musique accompagnant les troupes de l'Helvétique, notamment pour les défilés: BOCCARD signale (*op. cit.*, p. 299) que « des canons et 1300 Bas-Valaisans, sous les ordres de l'inspecteur général Dufour, entrent à Sion musique en tête » (19 avril 1799). - Voir en outre nos renvois 32 et 37 ci-après. - La « musique », soit fanfare, n'était pas qu'un accessoire de parade: elle servait à ordonner les mouvements d'ensemble de la troupe dans les combats. Elle se tenait alors près de l'état-major, à l'arrière des troupes: d'où l'expression « un mauvais coup pour la fanfare » quand un boulet était tiré trop à l'arrière des combattants.

²⁹ Concernant Alexis Bagnoud, « qui était parti pour Constance avec un détachement »: IMESCH explique (p. 104) qu'un des deux piquets de l'élite du Bas-Valais est envoyé en direction de Zofingue le 10 avril 1799, avec les Français, pour barrer la route aux Autrichiens. Et A.-J. DE RIVAZ, *Mémoires*, I, p. 98, dit également « qu'un des deux piquets faisait la guerre sur les bords du lac de Constance ». Sur Alexis Bagnoud, v. note 35 ci-après.

³⁰ M. Bétrisey: la lettre M. devant son nom est de lecture douteuse; peut-être faut-il lire: un. - Barras affirme qu'il est sergent-major et qu'il fut tué devant sa maison par un Vaudois.

M. Schiner: M. SALAMIN, « La double relation... », *op. cit.*, p. 63, fixe au 13 mai l'arrivée de Schiner, adjudant général, chargé par le général (André) Masséna de prendre le commandement de l'armée, soit comme le dit Barras: de toute l'armée française, vaudoise et valaisanne. - Le

exposés à la première ligne, à découvert à recevoir les prunes de[s] mousquets que les Allemands nous ajustaient depuis leurs redoutes sur la montagne, au-dessus de la fontaine située au fond des prés de Finges. Il n'y avait que deux escadrons de hussards devant nous, et nos coups à calibre huit ne portaient pas jusqu'à l'ennemi; nos canons, parmi lesquels nous étions comme gardes, portaient, mais sans atteindre personne, et nous [n']étions là que pour recevoir³¹. Pendant 3 semaines, c'était la même manœuvre, chaque jour à l'aurore partaient du camp du pont de Sierre deux mille hommes; avant le départ, il [y] avait revue aux prés de M. Pancrace de Court[en] et grande musique³², mille hommes étai[en]t de garde pour les différents postes, et mille hommes marchaient pour Finges. Là on tirait jusqu'à midi et on s'en revenait, laissant quelques morts et portant ou conduisant avec nous les blessés nous posions les nôtres sur les pièces ou caissons dont nous étions gardes. Pendant nos escarmouches de Finges, des pièces de 12 et de 24 vomissaient des boulets depuis le cimetière de Varone, dans les grands retranchements des Allemands, qui étaient au sommet des prés de Finges, *id est* entre les prés et la forêt d'en haut, et tenai[en]t depuis la montagne

général François-Joseph-Ignace-Maximilien Schiner (1761-1845) était le fils de Josef-Ignaz et donc le frère du docteur et avocat Hildebrand, sous-préfet de Sion, ancien gouverneur de Monthey, etc. (v. note 4 ci-dessus). V. *DHBS*, tome VI, Neuchâtel, 1932, p. 21, art. Schiner, et H. DE SCHALLER, *Histoire des troupes suisses au service de France, sous le règne de Napoléon Ier*: Cet auteur consacre 48 pages à ce général. - Voir en outre le renvoi 45 ci-après, et Six, t. II, pp. 434-435.

Blanc d'Ayent: selon une aimable communication de M. Michel Salamin, il s'agit de Pierre-Joseph Blanc (1769-1850), fils de François et de Madeleine Savioz, cadet au régiment de Courten dès 1793, enseigne 1794, sous-lieutenant 1796, capitaine adjudant-major dans les troupes helvétiques dès le 1er mai 1799; blessé à la tête à Finges la même année; chef de bataillon en 1800, il fera carrière en Valais, puis dans les armées de Napoléon en Espagne, en Russie, etc., avec le grade de major et plusieurs décorations.

M. Dufour est probablement Michel Dufour: v. note 2 ci-dessus.

³¹ Hussards: Barras écrit «houzards», terme hongrois, soldat de cavalerie légère, v. *DHBS*, tome 2, Neuchâtel, 1924, p. 448, art. Cavalerie: La légion helvétique, dès 1798, compte 4, puis 2 compagnies de hussards, de 95 chevaux chacune, puis 3 compagnies (300 hommes) le 29 juin 1799. - Le Directoire helvétique avait supprimé la milice à cheval en décembre 1798. Dans le combat, le hussard transportait souvent en croupe, derrière lui, un grenadier.

Coups à calibre huit: La lecture du mot huit reste très douteuse (on serait tenté de lire: unis, voire cinq). Barras fait peut-être allusion au tir de leurs fusils, qui ne portaient pas aussi loin que les coups des arquebuses, mousquets, etc. des Haut-Valaisans. A moins qu'il ne fasse allusion au calibre de leurs canons: sous Louis XVI, les calibres français des canons étaient: 1, 4, 8, 12 et 24: plus loin, Barras parle expressément des grandes pièces de 12 et 24. - Ce n'est qu'en 1803 que l'ordonnance des calibres sera modifiée par Napoléon. Les chiffres correspondent au poids des boulets que le canon pouvait tirer. C'est plus tard que de tels chiffres correspondent au diamètre, exprimé en centimètres, de la bouche du canon (communication de M. Pierre Contat, antiquaire, Sion).

³² Prés de Pancrace de Courten: on connaît deux personnes de ce nom dans la famille de Courten, et deux maisons. - Le cadastre de Sierre ignore où situer les prés de ce nom.

Grande musique: voir la note 28 ci-dessus.

jusqu'au Rhône; le retour se faisait par échelon³³, les compagnies faisaient face à l'ennemi, chacune à son tour sortait en haut en bas de la route, /p. 4/ et on arrivait au camp, contents de manger à la gamelle, étant encore à jeûn, chargés de poussière et les bérêts³⁴ de la poudre à canon. (Les compagnies Bellon, Martinat, Vouilloz et Guératy occupaient Varone et bordaient la Dala et jetaient quelques boulets à Loèche, croyant l'incendier; le pont de la Dala était levé, et la porte de la tour qui s'élève sur ledit pont était fermée et croisée avec les chaînes du pont-levis. Les compagnies Blanchoud et, je crois, Besse, à Chippis, 2 Bagnoud, Genoud, Juilliet, etc., au pont de Sierre, plus amalgamées avec les Franç[ais])³⁵. M. Sirro aumônier célébrait les dimanches dans le camp³⁶.

³³ Rhône: lecture probable.

Echelon: terme de lecture douteuse, mais probable. - D'après Pierre LAROUSSE, *Grand dictionnaire encyclopédique universel du XIXe siècle*, le terme a un sens dans la tactique militaire tant prussienne que française, et s'appliquait à des corps d'armée plus ou moins importants. Le *Petit Larousse* de 1959, art. Echelon, le résume ainsi: chacun des éléments successifs d'une troupe disposée en profondeur, le premier échelon étant le plus rapproché de l'ennemi. - Terme désignant aussi l'ensemble des véhicules accompagnant les unités au combat. - Mais ici, c'est du premier sens qu'il doit s'agir.

Il ne semble pas du tout que Barras fasse allusion par ce terme aux divers engagements meurtriers qui se produisirent vers les Echelles de Varone en 1799 (v. BOCCARD, p. 301, note 1).

³⁴ Bérêts: mot peu lisible. Peut-être encore: besace? Lecture incertaine.

³⁵ Je dois à l'obligeance de M. Christoph Graf, Dr phil., Directeur des Archives fédérales, à Berne, d'avoir pu consulter dans le fonds des archives de la République Helvétique, en particulier les registres 2941 et 2944, qui apportent les précisions suivantes sur les officiers valaisans de 1798 à 1800, telles que communiquées notamment par le Préfet National Ch.-E. de Rivaz ou par ses collaborateurs au Ministre de la Guerre:

Bellon Hyacinthe, lieutenant, puis capitaine des grenadiers (2941, No 216 et 255 (ce dernier No indique son prénom).

Martinet [= Martenet] Hyacinthe, de Troistorrents, 35 ans, «garçon» (1799), ci-devant sergent en France, «a fait partie des compagnies» et nommé adjudant-major dans la guerre du Haut-Valais (1798), «très bel homme, chef du 2e bataillon» (2941, No 198/9, 211 et 255. - 2944, p. 36).

Vouilloz Claude, St-Maurice, «de Finhaut, il a servi en France, ensuite sergent de milice, s'est trouvé comme lieutenant à l'expédition des Ormonts et dans celle du Haut-Valais (1798), bon militaire, marié, âgé d'environ 55 ans» (2941, No 198/22 et 211 (son prénom n'apparaît que dans ce dernier No, qui ajoute encore sa nomination comme capitaine en 1799).

Guerraty Adrien, Monthey, capitaine des fusiliers (2941, No 216 (23 mai 1799) et 2944, p. 36, qui précise: «arrondissement occidental»). - 2941, No 198/17 et 216 indiquent un autre Guerraty Louis «de Monthey, volontaire... dans les Ormonts et contre le Haut-Valais, 1798, il a de l'étude». - Ici, il doit s'agir plutôt d'Adrien, capitaine.

Blanchoud Michel, capitaine des fusiliers d'Outre-Rhône (= Collonges) (2941, No 211, 216, 262: il démissionne après 1799; 2944, p. 36, précise: «arrondissement occidental»).

Besse François-Barthélemy, de Chamoson, «marié, a servi en France, a marché aux Ormonts comme lieutenant, entend le service» (2941, No 198/12).

«2 Bagnoud»: expression peu certaine de Félix Barras. Veut-il dire: deux compagnies Bagnoud? Cela laisserait supposer qu'Alexis («le bon») serait revenu de Constance avec ses Valaisans, comme renfort contre Finges, et que l'autre Bagnoud («le mauvais») aurait commandé une autre compagnie. Ou encore Barras appelle-t-il ce dernier: le second Bagnoud? - En fait, on trouve mentionnés trois capitaines Bagnoud dans les archives de l'Helvétique à Berne:

Bataille au pont du Rhône à Sierre

Un beau matin, un escadron de hussards partit comme d'ordinaire avant [le] jour, pour la découverte à Finges, pendant que l'on formait la garde, *sic dicitur*, à peine la garde défilée et arrivée au pont, c'était 6 heures, les hussards reviennent, bride [a]battue: à l'instant la magnifique musique composée de Maures³⁷ se fit entendre dans le camp. Je passais le pont pour aller prendre de l'eau fraîche pour déjeuner, à peine de retour que deux corps de garde d'en delà du pont se virent attaqués et la sentinelle des hussards tuée, lors tout fut en deçà du pont. On bat la générale, et reçûmes, *id est* la garde du pont, les premières décharges et une prune me jeta à terre en traversant 3 plis et la poche de mon habit, sous ma giberne³⁸; les 4 bouches à feu entre lesquelles nous étions postés, à culée du pont, vomissaient à force afin de défendre le pont. Les sapeurs arrivent enfin pour co[u]per le pont, et

Bagnoud Alexis, de Lens, capitaine des grenadiers (1941, No 215 et 255; 1944, p. 36). - Bagnoud Christian, capitaine en Espagne (1941, No 232, mais rien n'indique qu'il ait commandé en Valais). - Bagnoud Pierre-Joseph, capitaine des fusiliers de l'arrondissement oriental (1941, No 215 et 1944, p. 36). C'est probablement «le mauvais» de Barras.

Genoud Joseph, d'Anniviers, capitaine des fusiliers de l'arrondissement oriental (1941, No 215, en date du 23 mai 1799, et 1944, p. 36). - Un autre Genoud Gaspard n'est que lieutenant (1941, No 211).

Gilliet Jérôme, d'Anniviers, capitaine des fusiliers (1941, No 215). - Le 6 juillet 1800, il écrit au Préfet National Ch.-E. de Rivaz une lettre datée de Sion pour se laver d'une accusation de trahison le 5 mai 1799: il avait été fait prisonnier par les Haut-Valaisans en retraite et entièrement dépouillé, puis accusé injustement de les avoir suivis! Lettre signée: «Gillet» (1941, No 215 et 256). F. Barras écrit son nom: «Juilliet».

³⁶ «M. Sirro, aumônier» est Jean-Thomas Sierro, aumônier, à Sion (1941, No 215), originaire d'Hérémece (1944, p. 36). - TAMINI, p. 498: Jean-Thomas-Dominique Sierro, d'Hérémece, né vers 1750, décédé 1805, vicaire de Sion dès 1791, curé d'Hérémece 1800, etc.

³⁷ Les lectures «Maures» ou éventuellement «Nègres» semblent possibles. Nous avons questionné M. le Divisionnaire André Liaudat au sujet du corps des «Grenadiers Maures» qui apparaissent toujours dans la «Parade des Rois Mages» à Fribourg. M. le Dr Jean Dubas, médecin à Fribourg, nous a répondu aimablement en son nom. Que tous deux soient remerciés ici pour l'abondante documentation qu'ils nous ont fournie. En voici quelques extraits: une aquarelle d'Emmanuel Curtz, dont le nom figure sur la liste des grenadiers présents lors du jeu de 1783, permet de décrire l'uniforme des grenadiers et du «corps de musique habillé à la turque, selon le goût du jour, ayant un visage au teint basané, en l'honneur du Roi Mage africain Balthazar». Les musiciens costumés «à la turque» apparaissent sur divers tableaux de musiques militaires de l'armée française au XVIII^e siècle. Et «sur une aquarelle signée Kuttmann, intitulée: Le premier régiment suisse de la garde royale, en 1818, on distingue un Noir avec ses cimbales», parmi les autres musiciens. Il est donc «évident que les musiques militaires de France avaient des instrumentistes maures, arabes ou noirs» et le texte de Félix Barras confirme «l'incorporation dans les armées du Directoire, d'éléments colorés». - Sur les musiques militaires, v. les renvois 28 et 32 ci-dessus.

³⁸ L'auteur écrit un mot que l'on lirait: «gouverne», mais qui n'a guère de sens ici, car Barras ne commande pas le tir de l'artillerie. Il veut sans doute parler de sa «giberne» que les dictionnaires *Larousse* décrivent comme une ancienne boîte à cartouche, que le soldat portait suspendue au bas du dos.

je [vois] mon ami Eugène Lamont³⁹, fourrier des sapeurs, tomber sur le plancher du p[ont]. On le retira et porta sur les chars préparés *ad hoc*. Plusieurs tombèrent dans le Rhône, car c'était une grêle de bal[l]es rayées⁴⁰ que l'ennemi ajustait afin de nous empêcher à leur couper le passage. Bientôt on nous retira de la tête du pont que l'on défendait par 4 obusiers à mitraille qui étaient braqués à la Souste⁴¹, et 60 pièces qui regardaient depuis le pré de M. Pancrace⁴². On nous fit monter sur ces mamelons couverts de retranchement ; là entre les embrasures des pièces nous étions en 4 rangs, le premier à genoux, le 2^e incliné et le 3^e et le 4^e droit. Ainsi passa la journée sans manger et buvant la goutte, eau-de-vie blanche que les vivandier[s] nous apportaient. L'ennemi avait gagné Chalais, les guerriers⁴³ de Varone ont reculé jusqu'à la Raspille, le général Sentraille [Xaintrailles]⁴⁴ arrive de Sion avec 3

³⁹ Eugène Lamont, fourrier des sapeurs : la lecture du prénom semble assez probable. - Il a été blessé le 27 mai 1799, mais il n'est pas mort. Il a reçu des indemnités en tout cas jusqu'au 1^{er} janvier 1801 (AV, H 22, fasc. 13, No 2). Le grand bailli Ch.-E. de Rivaz parle encore de Lamont dans une lettre du 3 mars 1803 au sénateur chargé des Relations extérieures de la République helvétique : Lamont est dans un « état déplorable, estropié et inhabile à gagner son pain » ; il a obtenu du gouvernement helvétique « une pension d'invalidité pour avoir été blessé ». De Rivaz demande continuation de sa pension (AV, M, vol. 32, pp. 145-146). (Aimable communication de M. P.-A. Putallaz.)

⁴⁰ Mousquets et carabines rayés étaient des armes employées pour le tir à la cible, donc précises. La balle, qu'on introduisait en la forçant dans le canon, devenait rayée de ce fait. Elle adhérerait mieux au canon, on risquait moins de la perdre, ainsi que la poudre, quand on se déplaçait avec son arme (communication de M. Pierre Contat, antiquaire, Sion).

⁴¹ Les lectures « Souste » et « dégorgeaient » sont incertaines (l'auteur écrit : dégoraient »).

⁴² Le pré de M. Pancrace : Pancrace de Courten, v. renvoi 32 ci-dessus.

Sur les obusiers à mitraille, v. renvoi 18 ci-dessus, et sur l'artillerie, v. renvoi 6 ci-dessus. 60 pièces de canon constituent une forte artillerie : les historiens valaisans ne confirment pas ce chiffre. Barras a-t-il vu et compté le nombre de ces pièces ? Ou bien penserait-il que Bonaparte a transféré par le Grand-St-Bernard en 1800 ce nombre de canons ? C'est en tout cas le nombre approximatif que les historiens retiennent pour l'artillerie de l'armée de réserve de Bonaparte, qui a passé le Saint-Bernard en mai 1800, v. renvoi 68 ci-après.

⁴³ « Guerriers » ou : « gens » ? Mot de lecture incertaine.

⁴⁴ Barras orthographie le nom de ce général : « Sentraille ». Dans la région de Lens, « en » se prononce « in », et on rejoint ainsi la seconde graphie que le dictionnaire *Larousse* donne de ce nom : « Xaintrailles ou Saintrailles ». C'est au départ le nom d'une commune de Lot et Garonne, où Jean Poton de Xaintrailles (1400-1461) avait son manoir et en était seigneur. Illettré, mais illustre homme de guerre, sous le roi Charles VII, il assiste Jeanne d'Arc notamment à Orléans ; malgré une défaite à Rouen, il finit par chasser les Anglais de France et il est fait maréchal de France en 1454. C'est le seul membre de cette famille que les dictionnaires citent. Il faut recourir à Six, tome II, pp. 576 et 577, pour trouver la curieuse carrière du général Charles-Antoine-Dominique Xaintrailles, comte de Lauthier, né en Allemagne le 17 janvier 1763, mort à Paris le 13 mai 1833 « dans un dénuement complet ». - Les Valaisans, outrés de ses cruautés l'ont surnommé « Sans Entrailles ». Ses exactions en Valais firent qu'en Conseil de guerre, il fut remplacé par Turreau, le 29 juin 1799.

Xaintrailles n'arriva pas en Valais avec « trois demi-brigades », comme l'écrit Barras, qui confond sans doute avec les 3 bataillons de la 110^e demi-brigade commandée par Lollier (IMESCH, p. 116) : il vint avec la 89^e demi-brigade (IMESCH, pp. 125-126 ; GRENAT, p. 503), ce qui fait presque 2000 hommes déjà. La date d'arrivée de Xaintrailles doit être fixée au 26 mai (M. SALAMIN, « La double relation... », p. 65, et du même auteur, « P.-J. de Chastanay... », p. 247). L'estimation des

demi-brigades et on envoya du renfort aux combattants de la Raspille, [ce] qui fit reculer les Allemands jusqu'à Varone. Vers les 6 heures du soir nous vîmes [S]chiner (il quittera le Valais)⁴⁵ et Xaintrailles se promener vers le pont. Le combat cessait à peu près à 9 heures. On eut l'appel et reconnaissance du nombre des morts ou blessés, et on nous défend de quitter nos armes et sacs, ainsi que [de] nous asseoir, chacun restait debout à l'entour des feux [du] bivouac.

Bataille au bois de Finges

La nuit, on remonta le pont, et la troupe arrivée de Sion déposa ses sacs sur des chars préparés *ad hoc*, et à minuit on commença à défiler sa[ns] bruit et nous partîmes à une heure avec nos 4 pièces dont 2 obusiers et les caissons à munition. /p. 5/ L'avant-garde trouva une sentinelle allemande endormie au sommet de la montée à l'entrée du bois de Finges; une seconde *idem* plus en avant, et enfin une troisième, qui put se sauver, en donnant le signal d'alerte au camp allemand. L'attaque se fit par les Français, ainsi arrivés au fond du petit village [de] Finges, on se serra en deux rangs, la baïonnette en avant, la tête baissée; on court au retranchement allemand en courant contre une grê[le] de balles qui tombaient sur les Français. Le combat très meurtrier dura à peine une demi-heure, où notre armée perdit mille et tant de combattants, qu'on [eut] grand soin de les jeter dans les canaux pleins d'eau de[s] marais du baron Werra⁴⁶, et les blessés sans nombre empêchaient l'artillerie

forces en présence varie chez les contemporains (Pollier, Buxtorf, A.-J. de Rivaz). IMESCH, p. 116, pense que les Français, avec les Valaisans et les Vaudois, pouvaient être 4000 hommes, avec une forte artillerie, plus des renforts importants lors de la bataille finale de Finges.

⁴⁵ Les mots qui suivent «Schiner» sont écrits entre les lignes et de lecture incertaine: peut-être: «Chiner quittera le Valais». C'est sans doute une allusion au fait que ce général, dont il est fait mention au renvoi 30 ci-dessus, arrivé en Valais le 13 mai, avait reçu, le 5 mai, le haut commandement des troupes franco-helvétiques en Valais. Buxtorf et lui trouvent les dites troupes insuffisantes et réclament 3000 hommes à Masséna et au Directoire helvétique. Le 20 mai, à la suite de son peu de succès, Schiner se rend en hâte à Lausanne, où Xaintrailles organise une armée destinée à passer par le Grand-St-Bernard, menacé par les Autrichiens. Le 26 mai, Schiner est de retour au camp de Sierre, avec Xaintrailles, qui prend dès lors l'initiative des opérations (IMESCH, pp. 118-124), et qui donnera l'assaut décisif à Finges dans la nuit du 27 au 28 mai.

Il n'est plus guère question de Schiner en Valais désormais. - Il était déjà ministre de la guerre de la République helvétique depuis le 2 mai; il sera général de brigade en 1800, chevalier de la Légion d'honneur (1803), baron en 1808, chevalier de St-Louis en 1814. Il mourra en France en mars 1845 (DHBS, t. 6, p. 21).

⁴⁶ La dernière offensive des Haut-Valaisans sur les deux rives du Rhône et sur le pont de Sierre date du 27 mai (IMESCH, pp. 124-125); vu leur succès, ceux-ci ne s'attendaient pas à une attaque des Franco-Helvétiques. Mais Xaintrailles n'en décida pas moins de reprendre immédiatement l'offensive au milieu de la nuit du 27 au 28 mai (IMESCH, pp. 125-129). Après le combat sanglant de Finges, Xaintrailles s'attarde dans la région de Loèche et ravage le pays (28 et 29 mai); puis il arrive à Viège; après une nouvelle défaite des Haut-Valaisans, Viège subit aussi le pillage, et les Français sont à Brigue le 31 (IMESCH, pp. 129-131; GRENET, pp. 502-505).

Les marais du baron de Werra, situés en direction de Finges, se reconnaissent encore par des sortes de tourelles servant à l'arrosage (renseignement aimablement donné par M. Raphaël von Werra, à Sion).

d'avancer. Les Haut-Valaisans, après l'horrible échec, prirent la fuite; un grand nombre eut le malheur de se jeter dans la route en courant, au lieu de continuer [par] la forêt: environ 500 périrent sous les sabres de nos dragons et hussards! C'était 4 heures [du] matin, lors nous entrâmes avec nos pièces dans les redoutes des Allemands, mais en voyant les roues de nos caissons et des canons écraser sous elles ces têtes et ces corps, le mélange de sang humain, de boyaux, cervelles, avec la poudre, le vin, pain, viande et fromage, cela me fit une révolution à quasi tomber!

L'armée envahit le Haut-Valais

L'armée de Varone passait la Dala sur un pont de cuir⁴⁷; et Varone brûlait; on a semé des barils de poudre à Loèche; heureusement le feu n'a pas atteint du bois. Nous arrivons au pont couvert, l'avant-garde se battait aux marais de Tourtemagne; nous avançons jusque-là, où je n'ai vu que deux morts. Et on a l'ordre de revenir avec l'artillerie au pont de Loèche⁴⁸ (quel[le] horreur! des troupeaux de vaches, leurs veaux, chevaux, poulains, bêtes à soie, moutons, tout à l'abandon) et les vil[lages] brûl[és]. L'infanterie se battait à Viège une demi-heure, et le deuxième jour, le matin, on arriva à Brigue. De retour au camp de Loèche, nous fabriquâmes nos tentes et nous procurâmes de[s] couvertures de lit. Il fallait piller pour se nourrir; Félix Pioutaz⁴⁹, quartier-maître, ne nous donnait plus la ration: on égorgeait des moutons des bergeries que l'on allait prendre sur les montagnes et conduisait au camp *ad hoc*; tout était dévasté, quelques guerriers allemands sortaient de temps à autre, du bois de Finges, exténués de faim, se sauvèrent devant le feu qui dévorait la forêt. On les conduisait à Loèche, et de là par groupes, enchaînés l'un à l'autre, d'où on les conduit je ne sais où, d'abord à Sion. Je vis passer avec eux le Rd père Ebener⁵⁰; une fois étant en faction vers la Souste, (le premier soir) je vis à côté d'un tas de cadavres, l'aumôni[er] des Haut-Valaisans sous les égouts du toit de la première maison en [à] main

⁴⁷ Pont de cuir: le terme cuir semble de lecture certaine, quoique de sens incertain. L'auteur abrégait-il un terme tel que: pont de cordes, pour les armées, ou: pont de circonstance (construit sur place au moyen de matériaux réunis à la demande)? Ou encore: pont d'équipage, construit pour franchir les cours d'eau et les brèches, avec du matériel préfabriqué et transporté? V. *Trésor de la langue française, Dictionnaire de la langue du XIXe et du XXe siècle (1789-1960)*, tome 13, Editions du CNRS, Gallimard, 1988, p. 764, article Pont.

⁴⁸ Sur les combats de Loèche à Brigue et au-delà, en 1799, v. IMESCH, pp. 130-140.

⁴⁹ Félix Pioutaz, quartier-maître: Pioutaz Félix, de Martigny, lieutenant des fusiliers de l'arrondissement occidental (même source que pour le renvoi 35, 2944, p. 36). En 1800, le 14 juin: quartier-maître, 2e bataillon (1941, No 255). - Orthographes actuelles du nom: Piota, Pioutaz.

⁵⁰ «Le Rd père Ebener»: Hilaire GAY, *Histoire du Vallais...*, 2e édition, Genève, 1903, p. 240, indique qu'en 1798 les Haut-Valaisans avaient pour aumônier «François Ebiner, qui célébra la messe sur le rocher de Montorge». - TAMINI, p. 444, indique: François-Ls Ebiner, de Lætschen

droite en montant, étendu sur les reins et nu⁵¹, tout proche une femme pendue par ses pieds, en re[n]verse, à un frêne jouxtant la grande route! Après avoir descendu la garde j'ai dû partir, avec le détachement à minuit, par une pluie battante, pour escorter un train d'artillerie, à Brigue où on arriva à l'aurore. Les camarades français nous voyant tout mouillés (car nous avions passé la Gamsa appuyés sur nos fusils, l'eau jusqu'au-dessus des genoux), nous firent approcher du feu, et nous présentèrent une seille de miel, et un panier d'œufs cuits pour déjeuner. Beaucoup de soldats étaient habillés en chasubles et bonnets carrés de prêtres et d'enfants de chœur rouges⁵². Après une heure de repos, il fallut repartir pour Sion avec 800 prisonniers autrichiens, de nonante pleins de poux, quelle corvée!⁵³ /p. 6/

(1759-1834), capucin à Sion 1798, à St-Maurice 1799. - GRENAT, p. 500, signale qu'il y avait plusieurs aumôniers en 1798, et que «le père capucin qui les avait accompagnés... témoin de l'indiscipline et des excès de ses gens ne voulut plus rester avec eux... il se retira en Souabe (Chronique Carrupt)».

On observera que Barras, pour la campagne de 1799, dit simplement qu'il a vu passer le «Rd Père Ebener» avec des prisonniers. Son expression semble indiquer que c'est un capucin, probablement le même qu'en 1798: les formes Ebener et Ebener sont souvent confondues en Valais pour les mêmes familles. - Si Tamini perd sa trace après 1799, il est possible que ce père ait quitté le Valais, comme l'affirme la Chronique Carrupt.

Barras voit encore un autre aumônier, semble-t-il, et probablement décédé. Il y en avait sans doute plusieurs: v. la note 51 qui suit.

⁵¹ BOCCARD signale aussi (p. 307) «une femme pendue par les pieds entre la Souste de Loèche et Tourtemagne». - IMESCH (p. 128) désigne un aumônier qui a été tué: Josef Lorenz Kuenen, chapelain de Glis. - GRENAT (p. 504) signale d'autres assassinats, même de prisonniers.

⁵² Les Français sont à Brigue le 31 mai et vont piller cette ville, dont les habitants se sont enfuis (IMESCH, pp. 131-132).

Sur l'anticléricalisme de la Révolution française, particulièrement de 1792 à l'automne 1799, v. Jean DUMONT, *La Révolution française ou les prodiges du sacrilège*, Limoges, libr. Critérion, 1984, surtout pp. 318-321.

Pour le Valais en particulier, v. «La Chronique de Christian Massy de Grimentz pour les années 1790-1840», publiée par M. SALAMIN et G. GHICA, dans *Vallesia*, t. XV, 1960, pp. 297-345, en particulier p. 312. - Aux pp. 305-318, Massy donne un récit des insurrections de 1798 et 1799.

La Gamsa: affluent du Rhône, sur sa rive gauche, entre Brigue et Viège.

⁵³ Il semble improbable que les Français aient fait 800 prisonniers autrichiens dès leur arrivée à Brigue, le 31 mai. Les «nonante pleins de poux» (lecture incertaine) pourraient être des prisonniers haut-valaisans ou autres que Barras et ses camarades ont dû ramener à Sion.

C'est le 2 juin que deux bataillons autrichiens entrent par le Nufenen (IMESCH, pp. 133-140): les «800 prisonniers autrichiens» seraient une estimation totale approximative. En effet, IMESCH signale 226 prisonniers autrichiens et 20 valaisans dès le début juin. Au Simplon, ils ont 76 morts. Le 8 juin, les Autrichiens passent de Saas en direction de Viège: Xaintrailles replie toutes ses forces jusqu'à Sierre le 9 juin. 1300 Valaisans sont appelés pour travailler à des fortifications dans cette région. Mais comme les Autrichiens n'avancent plus, les Français remontent jusqu'à Môrel et combattent les Autrichiens le 11 juin; ceux-ci repartent par le Monte-Moro et les Valaisans se cachent dans les montagnes. BOCCARD (p. 308) indique que les Autrichiens laissent 193 prisonniers aux Français. A la mi-juin, les Autrichiens pénètrent en Valais de divers côtés et les Français reçoivent des renforts importants, commandés par Masséna et par d'autres généraux. 400 Autrichiens et Valaisans sont tués, 500 sont faits prisonniers. C'est vers le 15 août que les Français sont maîtres du pays. - BOCCARD signale encore (p. 312) 88 prisonniers autrichiens devant Brigue, le 17 juillet. GRENAT écrit (p. 509) que «les Autrichiens perdirent 1500 hommes, tant prisonniers que déserteurs».

Après un mois de campement à Loèche, où on criait la faim, l'ordre est annoncé d'aller à Tourtemagne; là nous achetâmes de la farine et avons pris un vase plein de beurre, enfoui au fond d'une cave, des beignets de blettes fu[ren]t notre soutien pendant trois semaines, et on part pour Viège, dévastée comme ailleurs⁵⁴, après environ 3 semaines cinq compagnons essayons de désert.

Déserteurs

Nous fûmes de jour visiter la Vispa (la rivière), nous la passons et revenons au camp et prêts à partir à minuit; mais l'eau avait augmenté; ayant ou étant tous les cinq enfoncés jusque sous les bras, nous retournons tout mouillés à notre tente, et avant le jour on commande la garde, on nous fait monter à Visperterminen, *id est* au vignoble appelé Sarrasins, avant-poste contre les Allem[ands] autrichiens⁵⁵, avec lesquels nous avons des moments très chauds, où nous ne pouvions avoir de l'eau qu'en nous battant avec eux. La quatrième nuit, nous portons cacher nos sacs garnis de pain et de cartouches, à demi-lieu devant nous et avant jour nous primes congé

⁵⁴ La lecture par ou pour Viège est incertaine.

Le mois de campement à Loèche correspond sans doute au mois de juin. Le ravitaillement des troupes valaisannes semble nul. Puis on déplace Barras et ses camarades à Tourtemagne, où ils survivent grâce à des « blettes », nom vulgaire, assez courant en Romandie et même jusqu'à nos jours en Valais pour désigner la bette poirée (*Beta vulgaris*), dont on mange surtout la tige, appelée côte de bette (ou côte tout court), mais parfois aussi les feuilles. Barras explique qu'ils en font des « beignets » grâce à la farine et au beurre qu'ils ont pu se procurer. Voir le *Glossaire des patois de la Suisse romande*, tome 2, fasc. 14, 1937, articles *Bette*, *blette*, *blyeta*, pp. 420, 426, 427 (aimable communication de M. Maurice Casanova, Bevaix/Neuchâtel).

Après ces trois semaines, soit donc après la mi-juillet, Barras et ses compagnons sont transférés à Viège, dont la région est aussi ravagée par les Français. La désertion de Barras et de ses compagnons se produit encore trois semaines plus tard, soit donc après le début d'août, mais certainement avant le 16 août, vu qu'à cette date les Français ont chassé les Autrichiens du Valais.

⁵⁵ La Vispa (Viège): affluent du Rhône, sur la rive gauche, qui se jette dans le Rhône à Viège (Visp). Les eaux peuvent monter facilement, surtout de juin à septembre en raison d'orages ou de fonte brusque des neiges par forte chaleur.

Visperterminen: village à plus de 1300 m d'altitude, sur la rive droite de la Viège. Entre ce village et la Viège s'étend le célèbre vignoble dit des Païens (Heidenreben), d'une surface de 9,5 hectares au début du XXe siècle. Heidenkanal est aussi le nom d'un ancien bisse de cette commune, « on lui attribue même une origine romaine » (*Dictionnaire géographique de la Suisse*, tome VI, Neuchâtel, 1910, pp. 362-363 et tome II, Neuchâtel, 1903, p. 497, art. *Heiden* et *Heidenrebbegg*).

L'expression « Sarrasin » n'est pas usitée dans la partie alémanique du Valais. Par contre, on la trouve pour deux « bisses des Sarrasins » dans le Val d'Anniviers: v. à ce sujet Max Liniger, *Les Anniviards*, Genève, 1958, Mémoire présenté à l'Université de Genève en vue ... du prix Arthur Claparède (polycopié), pp. 39 à 93. Cet auteur explique à ce sujet qu'un bloc, probablement erratique dans le Brüggwald, au-dessus de Bienne, est appelé « Heidenstein » par les Suisses alémaniques, mais « Pierre aux Sarrasins » par les Romands. - Pendant le Haut Moyen Age, les Sarrasins ont fait des incursions et quelques pillages en Europe, mais au plus 40 années, sous

jaune⁵⁶; au lieu de redescendre à Viège, nous entrons par la côte dans la vallée (j'étais le conducteur de cinq camarades) et je connaissais le pays; arrivés en face du pont de Stalden, nous saisissons le moment où personne [ne] passait et passons la rivière et sitôt nous gagnons les montagnes, nos fusils chargés, nous passons par Zeneggen, Eischoll, Ergisch et Ems; de là nous arrivons au sommet du torrent jaune vis-à-vis de Loèche, dans les montagnes d'Anniviers⁵⁷. Le fruitier, (pator), nous refuse du lait et pour l'intimider, nous déch[arge]ons nos armes devant lui; il eut peur et nous donna tout⁵⁸. Nous partons pour Vercorin; le curé, je crois, M. Gard⁵⁹, nous vit et il se sauve; l'agent, zélé citoyen, nous approche, ne nous reconnut pas et traita [de] Bas-Valaisans, et nous feignons de lui faire du mal; dans sa peur

Conrad le Pacifique et sous la reine Berthe. Ils incendièrent l'abbaye de St-Maurice en 940, etc. Mais on donna ensuite le nom de «Sarrasins» à tous les pillards qui sévirent davantage après eux (Hongrois, envahisseurs germaniques, pillards scandinaves, etc.). M. Liniger explique l'expression de «Sarrasins» pour les Romands, par la lecture des romans de chevalerie du Moyen Age (p. 56): au temps des Croisades les chevaliers font face aux «Sarrasins» (arabes). Mais il est de fait qu'en Valais et ailleurs, on confond souvent, dans le parler populaire, les traces des hommes de la Préhistoire, des Romains, des Sarrasins et autres pillards: tous sont considérés comme «païens».

Les «Allemands autrichiens»: v. notre note 53 ci-dessus: ces troupes sont entrées en Valais par la vallée de Saas, mais ne comportaient en fait que peu ou pas d'Autrichiens: IMESCH (p. 144) écrit qu'il s'agissait de Croates, de Polonais et de Hongrois. GRENAT (p. 509) dit que ces troupes se composaient «en majeure partie de Hongrois et de Valaques réputés pour leurs vols». - Les «Valaques» pourraient être des Roumains de Valachie, mais aussi de Transylvanie où ils se trouvent avec des Hongrois. - GRENAT souligne que ces «Autrichiens» firent beaucoup plus de mal, aux gens de la vallée de Conches notamment, que ne leur en ont fait les Français. Léopold de Sépibus, sous-préfet de Brigue, est du même avis (BIOLLAY, p. 45).

⁵⁶ Congé jaune: expression voisine de «passeport jaune», pièce d'identité des forcés libérés: «il est parti avec passeport sur papier jaune et la marque d'un anneau à la cheville» (PONSON DU TERRAIL, *Les exploits de Rocambole*, tome Ier, p. 625). Expression citée dans *Trésor de la langue française, dictionnaire de la langue du XIXe et du XXe siècle (1789-1960)*, tome dixième, Editions du CNRS, 15, Quai Anatole-France, Paris, 1983, p. 671, article *Jaune*. Le *Larousse du XXe siècle*, tome 4, Paris, 1931, p. 161, art. *Jaune*, explique que dès le XVIIe siècle la couleur jaune est considérée comme désagréable: couleur des traîtres à leur pays, des époux trahis. Symbole d'infamie, de déshonneur; dès le Moyen Age on l'inflige aux Juifs, comme sous le régime nazi.

- Barras affirme qu'il connaissait le pays, mais ne nous dit pas à quelle occasion: commerce de bétail ou autres affaires? - Il guide ses camarades en évitant les cols de haute altitude, plus pénibles d'accès et généralement gardés par les militaires. Il suit le flanc sud de la vallée du Rhône, en partant de Zeneggen vers Ems.

⁵⁷ Le sommet du Torrent jaune, en face de Loèche, est le sommet de l'Ilgraben. Barras s'abstient de préciser le nom de l'alpage d'Anniviers où il arrive.

⁵⁸ Le fruitier (pator): en principe le fruitier d'un alpage s'occupe du lait et de la fabrication du fromage ou d'autres produits laitiers. Le terme pâtre est plus général et peut désigner celui qui s'occupe du bétail.

⁵⁹ Pour passer à Vercorin, il faut traverser la Navisence. Barras ne dit pas non plus par où il passe. - M. Gard: Pierre-François Gard, de Bagnes (1763-1839) fut vicaire à Bagnes en 1796, puis curé de Vercorin en 1799 (TAMINI, pp. 321 et 452). Il succède à cette charge à Nicolas-Simon Savioz, qui devient curé de Granges la même année.

[il] nous porta un quarteron du bon vin⁶⁰, et de nuit nous arrivons à Chalais; là, un camarade qui avait déserté avant nous, nous donna [à] souper et nous nous retirâmes dans les îles. Mais! comment passer le Rhône? Voici, deux des nôtres vien[nen]t à Chalais, bien déguisés et de nuit, demander au président⁶¹ un passavant pour retourner à Lens, disant avoir perdu le sien en travaillant son jardin; il obtint pour deux personnes. Dès le grand matin nos deux partent pour Lens, tous masqués en laboureurs; et ils passent heureusement les gardes du pont de Sierre et vont dire à mon père d'aller demander au président⁶² un passavant pour aller reterser⁶³ nos jardins à Chalais, pour quatre personnes et un cheval. On le lui accorde. Mon frère Ignace⁶⁴ part et se présente à Sierre pour faire viser son passe. Mais, lui dit-on, où sont les autres trois? Ils [sont] en avant. Eh! bien, va-t'en⁶⁵. Il était seul en allant, et quatre pour revenir, car il venait nous chercher trois à Chalais. Nous le vîmes arriver de bon œil, et [a]près nous être bien mis en laboureurs bien sales, une piochette sur l'épaule, le paillet⁶⁶ du bât garni de nos sacs et les fusils cachés dans [des] billes, nous nous passons.

⁶⁰ L'agent d'Anniviers en 1799 est Michel Martin. - Il ne doit pas s'agir ici de l'agent de Chalais (qui serait Jean Liand) (M. SALAMIN, « Histoire politique... », p. 238). Il pourrait aussi s'agir d'un sous-agent pour Vercorin, mais son nom ne nous est pas connu.

⁶¹ Le président de Chalais en 1799 est Christian Perruchoud (*ibidem*, pp. 184 et 269).

⁶² Le président de Lens en 1799 est Jacques Briguet (Minutes des notaires François et Louis Rey, archives de Lens déposées aux Archives d'Etat du Valais à Sion) (communication de Mme R.-Cl. Schüle).

⁶³ Retercer ou reterser signifie, en France, un 4e labourage des vignes (dictionnaire *Larousse*). Ce terme est attesté pour le travail de la vigne dans le canton de Vaud. En Valais, il signifie l'arrachage des mauvaises herbes pour diverses cultures (communication de M. Maurice Casanova). Je l'ai lu et entendu pour les vignes en Valais, avec le même sens.

On observera que les gens de la région de Lens disposaient d'assez de terres fertiles chez eux, alors qu'au début du XIXe siècle, Chalais disposait de moins de terres que de nos jours. Toutefois, des gens de Lens pouvaient disposer de biens de famille à Chalais.

La finale: « nous, nous passons » est de lecture incertaine.

⁶⁴ Comme on l'a dit dans l'introduction de ce texte, Ignace-Joseph Barras, baptisé à Lens le 4 juin 1771, est frère de Félix.

⁶⁵ « Ils un avant » et « va tant », lectures incertaines, probablement pour: ils sont en avant, et: va-t'en. Les explications peu claires qui suivent peuvent provenir de souvenirs imprécis dans l'esprit de Barras, ou avoir été peut-être embrouillées à volonté pour tromper les autorités ou les gardes.

⁶⁶ Paillet: réunion de fils de caret, tressés en natte, pour préserver du frottement. Le caret est un gros fil employé pour les cordes (dictionnaires *Larousse*). - Billes: lecture incertaine: peut-être des billes de bois pour dissimuler les fusils?

Corvées de ravitaillement et de transport au Simplon (1799) et au Grand-Saint-Bernard (1800)

/p. 7/ Etant chez moi, je dus encore être persécuté: les impitoyables agents Mudry, Romailleur P.-Louis et Bagnoud⁶⁷, à chaque corvée, ils m'obligeaient de partir avec des chevaux, conduire depuis Sion à Brigue et au Simplon des vivres aux Français, coucher à la belle étoile en bas du village du Simplon, au mois de novembre et obligé de voler et le pain pour nous et le foin pour nos bêtes! (J'ai aussi gagné des 20 et 30 batz par jour et [en] portant de l'artillerie lors du passage de Napol[éon] par le St-Bernard; j'ai couché un soir là-haut à côté de la citadelle)⁶⁸.

Devenu chanoine du Saint-Bernard, il a de nouveau affaire aux troupes de passage (1813-1815)

Les fatigues n'[ont] pas cessé par là: étant économe, non de nom mais de fait, à l'hospice⁶⁹, j'eus bien des peines à supporter lors des passages de tant

⁶⁷ Théodule Mudry est agent de Lens en 1799: M. SALAMIN, «Histoire politique...», pp. 238 et 268. - Pierre-Louis Romailleur est donné comme sous-agent dans les minutes des notaires François et Louis Rey (archives de Lens, minutes de notaires, déposées aux Archives de l'Etat à Sion). - Bagnoud serait-il «le capitaine Bagnoud dit le mauvais», dont Barras parle en première page de son récit? On ne sait pas si Barras parle d'agents politiques ou militaires - peut-être sont-ils les deux à la fois. Sur «Bagnoud dit le mauvais», v. les notes 28 et 35 ci-dessus.

⁶⁸ V. P.-A. PUTALLAZ, «Sur le passage du Saint-Bernard par Bonaparte en 1800», dans *Annales valaisannes*, 2e série, 1975, pp. 157-201, notamment pp. 172, 173 et 188. On lit (p. 173): «les mauvais ouvriers pouvaient gagner de 15 à 20 batz par jour; les médiocres 25 à 30, et les bons jusqu'à 60 batz». On voit par là que Barras, payé au tarif des «médiocres» pouvait s'estimer médiocrement satisfait et envier le salaire des «bons».

Le nombre et la nature des canons transportés, pour l'«armée de réserve» de Bonaparte, par le Grand-St-Bernard, ne sont pas connus de manière très précise. Selon L. QUAGLIA, *La Maison du Grand-Saint-Bernard des origines aux temps actuels*, Martigny, 1972, pp. 452 et 453, «50 canons et 8 obusiers furent traînés, démontés à force de bras par des paysans et des artilleurs».

Selon Charles d'Odet, cité par P.-A. PUTALLAZ, *op. cit.*, p. 188, il s'agissait de «60 pièces d'artillerie de tous calibres», mais les pièces les plus difficiles à transporter semblent bien être «les pièces de 12 et les obusiers» (p. 172, note 14).

Sur la date du passage de ces pièces, v. Lucien LATHION, «Sur le chemin du Grand-Saint-Bernard en 1800», dans *Almanach du Valais*, Sion, 1990, pp. 101-110. Le même auteur, dans son ouvrage *Bonaparte et ses soldats au Grand-Saint-Bernard*, Neuchâtel, Attinger, 1978, p. 57, estime exagéré le nombre de 70 à 100 pièces d'artillerie, et voudrait le ramener à 30 pièces, et de faible calibre!

La «citadelle» dont parle Barras est sans doute l'Hospice du Grand-St-Bernard. - V. en outre le renvoi 42 ci-dessus, au sujet des canons réunis près de Finges, au nombre de 60 selon Barras, pour l'assaut contre les Haut-Valaisans en 1799.

⁶⁹ L'hospice dont parle ici Barras est celui du Simplon. Selon TAMINI (p. 416), Barras, devenu chanoine du Grand-St-Bernard en 1805, est «économe» du Simplon dès 1810. Barras précise ici

de troupes, entre autres lors du retour de l'armée de Murat⁷⁰ rent[rée] de Leipzig en novembre 1813. 300 militaires logèrent trois jours à l'hospice avec leurs officiers, à nos frais; j'ai été chargé par leur chef de leur distribuer la soupe, le vin et la viande, car ils refusaient d'obéir au capitaine, et ils me respectaient. 27 officiers couchèrent au réfect[oire]⁷¹. La maison était parée d'un pied de leurs excréments infects, et moi, vers minuit, j'étais me reposer au galetas⁷², en bottes mouillées et tout trempé de sueur. Point de lit qu'une couverte! Le prieur n'osait sortir du réfectoire sans avoir son mouchoir bien

qu'il l'est de fait, mais pas en titre. Il parle du prieur, dont il indique plus loin le patronyme «Dallèves». Il s'agit, selon TAMINI (p. 438), de «Gaspard-Gabriel d'Allèves de Sion (1759-1845), recteur en 1807, puis prieur de l'Hospice du Simplon en 1813».

Cet hospice est encore l'«ancien hospice», construit par Gaspard de Stockalper vers 1650 (*Dictionnaire géographique de la Suisse*, tome 4, Neuchâtel, 1906, pp. 686-688, art. Simplon, route, hospice. - BIOLLAY, pp. 37, 38, 45 et 61-67). Dès 1801, Bonaparte a décrété la construction d'un nouvel hospice analogue à celui du Grand-St-Bernard, dont les chanoines se chargeraient de l'administration. Ceux-ci louent en effet à la famille de Stockalper l'ancien hospice et s'y installent le 30 juin 1802. Selon BIOLLAY (p. 62), Rambuteau, préfet du Valais, posera la première pierre du nouvel hospice en août 1813, et à la fin de cette année (selon L. QUAGLIA) la construction atteint le premier étage; mais il est inutilisable en l'état, et ce sera en 1825 seulement que le gouvernement du Valais reprendra l'entreprise. Les chanoines peuvent y habiter dès 1829, mais le nouvel hospice ne sera achevé qu'en 1835. On pourra y loger 500 personnes.

⁷⁰ La bataille de Leipzig, en Saxe, où Napoléon Ier est défait, a lieu du 16 au 19 octobre 1813. - Joachim Murat, roi de Naples, beau-frère de Napoléon, quitte ce dernier à Erfurt, le 23 octobre, pour ne jamais le revoir. Il arrive à Sion à la fin octobre, y passe une nuit et refuse de voir le préfet Rambuteau «qui prévoit sa prochaine défection». Il franchit le Simplon, laisse sa voiture dans les neiges et arrive à Milan le 31 octobre. Il écrit à Napoléon «de façon hautaine et presque menaçante» le jour-même, et arrivera à Naples le 5 novembre, y lèvera de nouvelles troupes. Il trahira peu après (BIOLLAY, pp. 37-38).

⁷¹ Selon BIOLLAY (p. 61), les débris de la grande armée de Napoléon repassent le Rhin à Mayence du 2 au 4 novembre. Le typhus les achève [le «typhus» de 1813 est célèbre: il s'agit sans doute d'une épidémie de fièvre typhoïde, le grand fléau des armées en campagne, qui se transmet par les selles infectées]. 120 000 hommes restent inutilement bloqués dans les forteresses allemandes... Les troupes italiennes, qui font partie de la grande armée, rentrent dans leur pays par Besançon, Genève et la route du Simplon, décimées par le typhus: ainsi sur 3 régiments il peut ne rester que 97 hommes! Le préfet du Valais Rambuteau raconte: «c'étaient 18 000 hommes environ, sans discipline, tous les détachements sont composés de toute arme et de différents corps, partout la démoralisation jusque chez les officiers, et ils ont 7 étapes à faire dans le Valais... on parvient à grand-peine à assurer le service de subsistance... les caisses sont vides, les magasins aussi». Rambuteau parvient quand même à assurer un minimum de subsistance.

BIOLLAY rappelle (p. 62) que le col du Simplon est considéré, en 1813, comme ouvert toute l'année: depuis Brigue on a instauré une chaîne de 9 maisons de refuge, chacune habitée par un cantonnier chargé de donner des secours de toute espèce aux voyageurs. Mais du 4 au 13 décembre, la neige ne cesse de tomber à gros flocons sur le Simplon. Les Italiens arrivés à Brigue prennent la route du col le 7 décembre. Ils sont quelque 3400 entre Brigue et le col quand la tempête se déchaîne. Ces hommes se réfugient n'importe où, en désordre: les maisons de refuge, qui peuvent contenir 12 à 15 personnes, sont entourées de centaines de malheureux, à demi gelés...

⁷² Barras écrit le mot galetas: «calatar».

imbibé de vinaigre aux quatre voleurs⁷³. Lors de leur passage, il tomba 6 pieds de neige, qui empêcha la moitié de l'armée de passer Chalbet et [le] 3e jour le commandant Testaz⁷⁴, impatient d'aller trouver sa future épouse, franchit le danger, contre les avis des siens, et environ huit hommes le devancèrent, arrivant proche de l'hospice, l'avalanche coupe le milieu du bataillon et enlève 8 hommes, dont 5 officiers, Testaz pour un, et épargna nos domestiques qui les accompagnaient. Nous en trouvons 5 le lendemain et 3, les fêtes de Noël; apprenant la mort de leur chef, un M[onsieur] Cynoty⁷⁵ prit sa place et ordonna la musique lugubre et [de] dépouiller les cadavres jusqu'à leur chemise; et [ils] nous les laissent; je les ai ensevelis

⁷³ « Vinaigre aux 4 voleurs » : *Le Dictionnaire Larousse du XIXe siècle*, tome 15, Paris, 1866, p. 1070, art. Vinaigre, définit ainsi ce genre de vinaigre dit « des 4 voleurs » : « vinaigre préparé, que l'on portait sur soi pour se préserver de la contagion ». L'origine du terme s'explique ainsi : pendant la grande peste de Marseille en 1720, 4 voleurs sévissaient dans les maisons des pestiférés. On les arrête après le fléau, et on leur offre la grâce s'ils dévoient leur secret pour échapper à la contagion. Suit la formule des ingrédients, pour usage interne et externe. Ce dictionnaire ajoute : on en a inventé d'autres, mais de toute façon leurs propriétés sont rien moins que prouvées.

Le Larousse universel en 2 volumes... publié par Cl. AUGÉ, Paris, Larousse, 1922, t. 2, p. 1234, art. Vinaigre, définit ainsi le « vinaigre des quatre voleurs » : « vinaigre antiseptique, macération de nombreuses plantes aromatiques, de camphre et d'ail ». - Le nom allemand est caractéristique aussi : Räuberessig, Pestessig : v. *Meyers Konversations-Lexikon*, 5e édition, tome 5, Leipzig et Vienne, 1895, p. 1019, art. Essige (aromatische). On y signale qu'on s'en servait jadis contre les maladies contagieuses, « et encore maintenant sans résultat, pour enfumer les infirmes » (suit la liste de tous les ingrédients).

⁷⁴ Barras écrit : « lors de leur départ », puis il biffe le mot « départ » et le remplace par : « passage ». - « Chalbet » est évidemment « Schallbett », couloir réputé dangereux en raison des avalanches (*Dictionnaire géographique de la Suisse*, tome 4, Neuchâtel, 1906, p. 492, art. Schallbett, couloir de -). Ce texte précise qu'il est situé à 2,7 km de l'hospice.

Il faut comparer le récit de Barras avec le texte de BIOLLAY, pp. 62-63 ; ce dernier écrit : « Le chef de la colonne, un jeune colonel des gardes napolitaines, est arrivé à Schallbett. Malgré la bourrasque, il décide de poursuivre sa route jusqu'à l'hospice. Il est accompagné de 5 officiers et de 14 soldats. A 300 m à peine de Schallbett, une avalanche s'abat sur eux, tous sont tués... La route du col est coupée et 15 000 hommes se trouvent immobilisés en aval de Brigue ».

Le « commandant Testaz », selon Barras, pressé par des raisons personnelles, brave le danger, et « proche de l'hospice », 8 hommes périssent sous l'avalanche, soit 5 officiers (Testaz est de ce nombre) et, semble-t-il, 3 simples soldats ; et ces 8 victimes sont retrouvées « 5 le lendemain et 3 aux fêtes de Noël ».

Ni les lieux de l'accident, ni le nombre de victimes ne semblent concorder. Le nom de « Testaz » est inconnu dans les textes cités par BIOLLAY. - Ce pourrait être un nom de famille italien, mais écrit par Barras comme le nom des familles Theytaz, Thétaz du Valais, dont une des variantes orthographiques est précisément : Testaz.

BIOLLAY (p. 63) rapporte le nombre de victimes retenu par Rambuteau : « jusqu'à présent...29 », et on en découvre encore 6, ensevelis à Glis, entre le 16 et le 22 décembre, « plus un officier que l'on trouve dans la neige le 25 décembre... » - Il sera question de ce dernier dans le renvoi 75 ci-après.

Le 18 décembre, Rambuteau peut écrire au ministre de la guerre que toutes les troupes italiennes, retardées par les intempéries, ont pu poursuivre leur route sans autre accident, et avec plus de 600 chevaux de cavalerie (BIOLLAY, pp. 65 et 66).

⁷⁵ M. Cynoty : lecture incertaine, peut-être : Cypoty ? - BIOLLAY (pp. 63-64) semble connaître une personne du même nom, mais « il s'agit d'un officier du 6e régiment de ligne italien, nommé Cinotti, tué par l'avalanche du 7 décembre » et que l'on découvre le 25 décembre seulement,

après 15 jours sous les neiges; après 3 jours, notre garnison pestiférée⁷⁶ part et nous laisse 40 malades en gage; cinq et six fois par nuit on me faisait sortir de mon lit pour les secourir; je les avais réunis dans une chambre d'en bas; il fallait des seilles du thé, et les écouter en confession, etc. (l'officier payeur laissa à Monsieur Dallèves⁷⁷ un franc pour encourager les malades à partir, je le leur remettais alors). Et après assez de fatigue, 3 domestiques et servante malades, que je soignais, et moi je subis le même sort, le jour de St-Jean [27 décembre]⁷⁸, après ma messe, le prieur était absent, réduit moi-même, je pris double purge le soir et dus encore dire la messe le lendemain, et deux jours après je perds connaissance et battais la Calabre⁷⁹, et Nouvel-An arrive et les

encore sous la neige. BIOLLAY cite des documents des Archives de l'Etat du Valais, cotés T 2 (archives dites de la «Transition»), qui lui permettent de préciser qu'on a trouvé l'officier Cinotti «ceint d'une ceinture de cuir contenant 21 louis d'or, ayant en outre dans sa veste 2 écus neufs et 50 centimes, et, en effets de prix sur lui, un sabre garni en argent et des épaulettes de la même matière...» Le tout a été remis au chanoine Gabriel Dallèves, prieur de l'hospice du Simplon, et est réclamé en mars 1815 au gouvernement valaisan par le général de Bellegarde, gouverneur de Milan «pour être employé à assurer aux créanciers de cet officier, mort avec beaucoup de dettes, l'intérêt des sommes qui lui ont été prêtées». - Sans cette réclamation, ajoute BIOLLAY, «le cas de Cinotti ne serait probablement pas venu à notre connaissance. Les pauvres soldats disparus ne provoquaient pas de telles démarches».

BIOLLAY ajoute plus loin (p. 66) qu'à la fin décembre des traînards de l'armée italienne arrivent encore au Simplon «dans un tel état de dénuement que l'on dépouille de ses vêtements l'officier Cinotti, disparu le 7 décembre et retrouvé le 25, pour les leur donner».

Le cas Cinotti semble donc clair chez Biollay. Par contre, dans la désorganisation générale, le 7 décembre, Barras peut faire aussi une confusion de noms, à moins qu'il n'y ait eu deux officiers du nom Cinotti (ou avec ressemblance de nom), l'un décédé le 7 décembre, et l'autre ayant survécu. - Autre possibilité: après le nom Cynoty, le texte de Barras présenterait-il une lacune? Il manquerait alors le nom de l'officier ou soldat qui aurait pris la place de «Cynoty» pour ordonner «la musique lugubre», etc.

⁷⁶ Le colonel autrichien Josef Franz von Simbschen, qui occupe le Valais au nom des Puissances et arrive à Sion le 29 décembre, écrit le lendemain au comte Ferdinand de Bubna, feld-maréchal autrichien, qu'il a trouvé dans cette ville 70 militaires italiens malades de la peste: «welche alle sterben und die Pest verbreiten werden» (BIOLLAY, pp. 67 et 90). Barras emploie ici aussi l'expression «notre garnison pestiférée». - BIOLLAY précise toutefois: «grâce aux soins des Valaisans, tous les Italiens ne sont pas morts du typhus, mais la prédiction de Simbschen s'est malheureusement réalisée en ce qui concerne l'extension de l'épidémie en Valais». - La *Gazette de Lausanne* du 11 janvier 1814 parle de «fièvre nerveuse» (J.-M. BINER et E. BIOLLAY, «Nouvelles d'il y a cent cinquante ans. Les événements du Valais, du 25 décembre 1813 au 10 septembre 1815, d'après la «Gazette de Lausanne» et le «Journal Suisse», dans *Annales valaisannes*, 2e série, t. 13, 1965, p. 56).

⁷⁷ M. d'Allèves, prieur du Simplon: v. la note 69 ci-dessus.

⁷⁸ La fête de S. Jean l'Evangéliste se célèbre toujours le 27 décembre.

⁷⁹ Battre la Calabre: v. *Glossaire de la Suisse romande*, tome III, Neuchâtel et Paris, 1955-1960, p. 41, art. Calabre: le sens de cette expression est: battre la campagne, perdre la raison, délirer, ou encore: avoir une forte fièvre. Ainsi employée en Valais, par ex., à Nendaz, Grône, etc.

Autrichiens⁸⁰ aussi. Dallèves était de retour, mais il partit bientôt après pour Martigny à l'occasion de la mort de M. le Prévôt et [de] l'élection d'un successeur⁸¹. Me voilà encore seul et alité; je devais m'épuiser à parler aux Autrichiens, même après que l'on eut envoyé MM. Darbellay et Dorsaz, profès⁸², à mon secours.

/p. 8/ Je passerai sous silence les passages des Croates et nobles Italiens allant à Paris pour la garde⁸³ des régiments complets, qui revenaient de [la] frontière de la Turquie, ni des passages sans fin de conscrits savoyards, français et italiens, et sur 80'000 hommes en 1815⁸⁴, qui nous ont bien inquiétés et fatigués... Voilà ce qui m'a ruiné et le pourquoi que quelques jeunes des nôtres étaient jaloux de mon sort, et qu'ils se permettent encore de reprocher...

[signé:] [illisible]

⁸⁰ Les Autrichiens qui arrivent sont 500 Croates surtout, dont une soixantaine de hussards, sous les ordres de Josef Franz von Simbschen, qui est à St-Maurice dès le 28 décembre 1813, puis à Sion le 29 (cf. note 76 ci-dessus). Il prend possession du Valais au nom des Puissances alliées, selon proclamation du 31 décembre à Sion, au son du tambour (proclamation de Schwarzenberg). Simbschen lève des troupes en Valais. Il occupe le Grand-St-Bernard, puis le Simplon (BIOLLAY, pp. 114 et suiv., 156 et suiv., 172, 262 et suiv.).

Barras ne dit rien de l'offensive au Simplon, puis de la contre-offensive des Italiens (28 février-3 mars 1814). Les Valaisans reprennent le Simplon, accompagnent les Autrichiens à Domodossola, mais font ensuite défection (BIOLLAY, pp. 272 et suiv.).

⁸¹ Le prévôt du Grand-St-Bernard Pierre-Joseph Rausis décède le 15 janvier 1814. Le chanoine du Grand-St-Bernard Jean-Pierre Genoud (1773-1830) est élu par son chapitre pour devenir prévôt, le 25 janvier 1814: v. Lucien QUAGLIA, *La Maison du Grand-Saint-Bernard des origines aux temps actuels...*, Martigny, 1972, pp. 398-399.

⁸² MM. Darbellay et Dorsaz «profets»: Barras veut sans doute parler de jeunes chanoines du Grand-St-Bernard, qui sont dits «profets» dès qu'ils ont émis leurs premiers vœux.

Le chanoine Dorsaz est très probablement Joseph-Gaspard, chanoine dès 1811 selon L. QUAGLIA (*op. cit.*) et TAMINI, p. 442. - Par contre, on ne saurait dire quel chanoine Darbellay peut avoir secondé Barras: plusieurs chanoines Darbellay sont contemporains (TAMINI, p. 438).

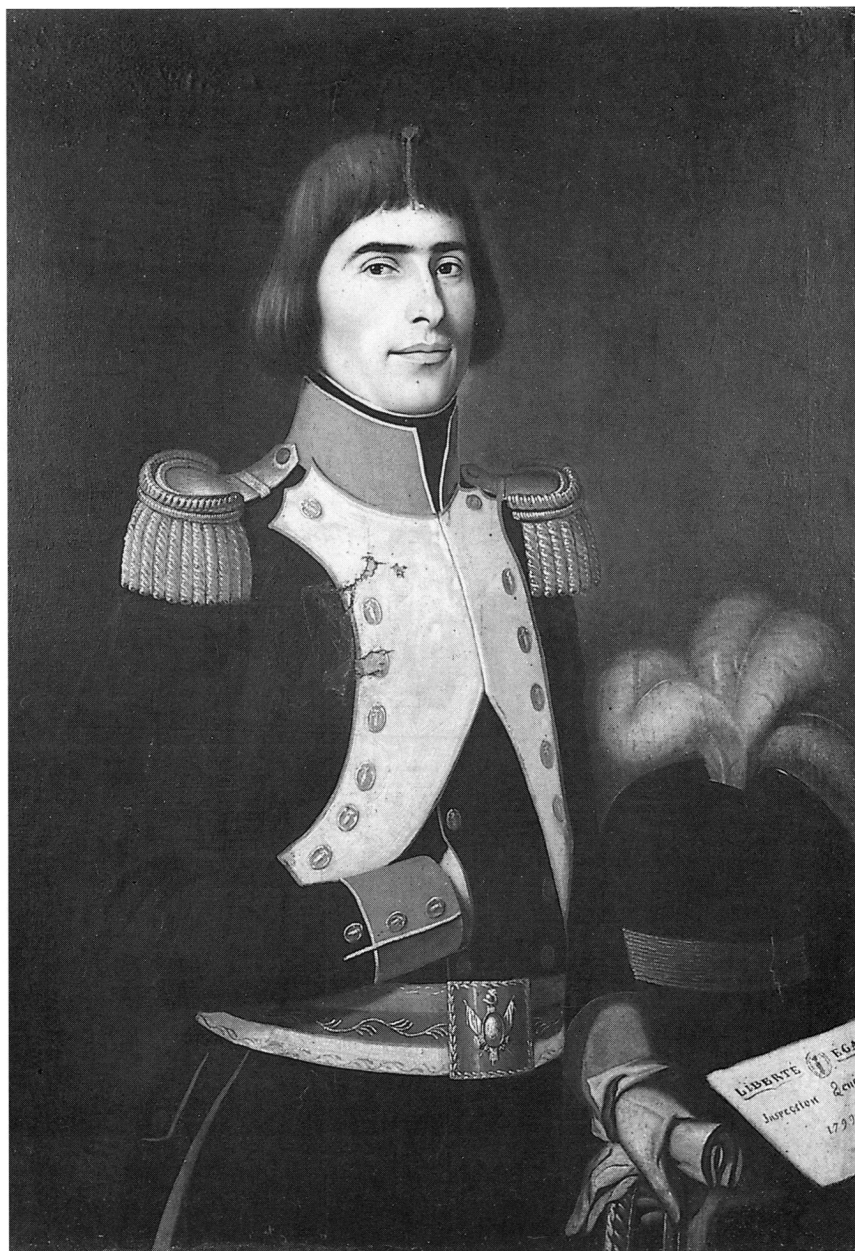
⁸³ Garde: mot de lecture incertaine, peut-être: parade. - Sur les Croates dans les armées autrichiennes, v. la note 80 ci-dessus: ils sont accompagnés de «Hongrois et de Pollaques» (BIOLLAY, p. 253). - C'est probablement de ce genre de troupes que Barras écrit qu'elles «revenaient de la frontière de la Turquie».

⁸⁴ En 1815, Napoléon quitte l'île d'Elbe et rentre en possession de la France. Il sera défait à Waterloo par les puissances alliées le 18 juin. A ce moment les Autrichiens demandent de passer en Suisse pour attaquer les armées de Napoléon. Selon le *DHBS*, tome 1, Neuchâtel, 1921, p. 469, 100 000 Autrichiens pénètrent par Rheinfelden et 60 000 par le Valais, dès le 19 juin, afin de chasser les Français de la Savoie: on sait que la Savoie ne sera rattachée au royaume du Piémont qu'en 1815.

C. Massy dans sa Chronique (*Vallesia*, t. XV, 1960, pp. 335 et 336) fait état de 50 000 Autrichiens (comme GRENAT, p. 614): ces troupes coûtent cher au Valais. Eugène DE COURTEN, «Mobilisation valaisanne et suisse en 1815», dans *Annales valaisannes*, 2e série, 1945, pp. 325-374, signale toujours des Hongrois parmi ces troupes (p. 238) et il écrit que «les Autrichiens quittent le Valais pillé et ruiné».



1. Portrait du chanoine Félix Barras (1779-1842) par un peintre non identifié. (Inscription au dos: M:F: Barraz chan: Reguil: du grd St:Bernard). Huile sur toile, Lens, prieuré. Photo OMAH: Jean-Marc Biner, Bramois.



2. Michel Dufour (1768-1843). Portrait par Félix Cortey, 1799. Propriété privée, Sion. Photo OMAH: Jean-Marc Biner, Bramois.